

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 18 juin 1926

Sommaire :

Louis XVII et la légende des faux dauphins

La sainteté de l'abbé Donissan

Sous le soleil de Satan

Un grand sociologue catholique : Giuseppe Toniolo

Marquis de Roux

Louis Charlier

Louis Artus

Georges Legrand

Les idées et les faits : Chronique des idées : Léopold II, Mgr J. Schyrgens.
France. — Autriche. — Etats-Unis. — Mexique.

La Semaine

♦ Le chaos en France et l'incertitude ici.

La livre monte toujours...

Il faut tenir, nous répète-t-on.

Oui, il faut tenir, et il faut que tous les patriotes fassent leur devoir comme en 1914, aux temps de l'invasion.

Economies et impôts! Que le Gouvernement ne craigne pas de tailler dans le vif et d'imposer la grande pénitence. L'écroulement du franc aurait des conséquences autrement graves que toutes les restrictions préventives.

Et qu'industriels et financiers ne fassent rien qui pourrait nuire à notre monnaie. Pour un avantage hypothétique, personnel et immédiat, ils compromettraient gravement une situation financière géné-

rale au sort de laquelle ils sont, en fin de compte, grandement intéressés.

Economies! Impôts! Grande pénitence! Qui-conque a une influence sur l'opinion publique se doit de prêcher sur ce thème à temps et à contretemps...

♦ Et ceux qui feront plus tard la philosophie de notre époque ne manqueront pas de signaler tout le paradoxal de la situation : après une guerre faite au nom de la Justice et du Droit, sur le sol d'une Europe qui se déchristianisait, l'Or, que les Etats-Unis avaient pratiquement monopolisé, « tenait » à sa merci les vainqueurs comme les vaincus et risquait de les réduire tous en esclavage, sous le jouet de la Haute-Finance.

A moins que...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME
CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 29,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX
BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINES (préavis de 3 jours) : : 6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) : 6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) : 6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois : : : : : 6.85 %
2° Après le quatrième mois : : : : : 6.55 %
3° Après le troisième mois : : : : : 6.45 %
4° Après le deuxième mois : : : : : 6.35 %
5° Après un mois : : : : : 6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

28^e Congrès Eucharistique à Chicago (20-24 juin)

Départ Européen à Anvers le 2 juin par le **MELITA**
Retour à Anvers le 8 juillet par le **MINNEDOSA**

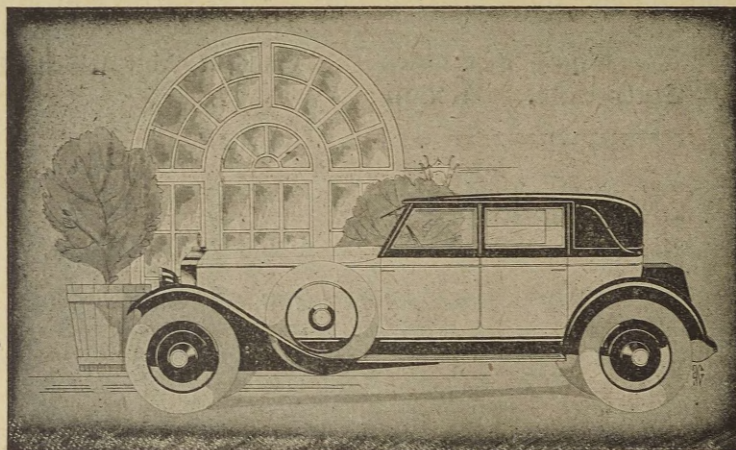
*Visite de Québec — Montréal — New-York —
Washington — Chicago — Détroit — Usines
Ford — Toronto — Chutes de Niagara. — —*

Organisation complète tous frais compris
par

LE GLOBE 3, Avenue Louise, BRUXELLES
41, Avenue de France, ANVERS

en collaboration avec le Canadian Pacific

Brochure explicative gratuite sur demande.



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Sec. Ad. Bruxelles Sec. Ad.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK
Téléphone 324,96

Louis XVII et la légende des faux dauphins

I L'HISTOIRE

Enfance de Louis-Charles. — La prison du Temple et les projets d'évasion. — La mission de Simon (3 juillet 1793-19 janvier 1794). — Sévices ou dépravation. — Les procès-verbaux des 5-6 octobre. — Louis-Charles isolé (19 janvier 1794-10 thermidor an II). — Les derniers gardiens : Laurent (10 thermidor), Gomin (8 novembre 1794), Lasne (31 mars 1795). — La maladie, la mort (8 juin 1795) et les funérailles.

Quand le 21 janvier le fit roi, Louis-Charles de France n'avait pas tout à fait 8 ans, étant né à Versailles, le 27 mars 1785 et devenu dauphin par la mort, à Meudon, de son frère aîné, le 4 juin 1789. Il partageait, depuis le 10 août, la captivité de sa famille au Temple et la première pensée de ses fidèles fut naturellement de le faire évader, comme le très vif souci de la Convention fut de garder cet otage.

On connaît un certain nombre des complots qui s'ourdirent pour le salut des captifs du Temple. En février 1793, le chevalier de Jarjayes, avec le concours de deux des commissaires municipaux, Lepitre et Toulan, eût pu faire échapper Marie-Antoinette; elle refusa de se sauver seule.

Le baron de Batz, le chevalier de Rougeville, au Temple ou à la Conciergerie, reprendront ces projets.

Une actrice anglaise, Mistress Atkins, fournit de l'argent à des émigrés, dont les correspondants à Paris devaient s'employer à l'évasion, et nous ne connaissons certainement pas tous les dévouements qui rêvèrent le même succès.

La Convention et la Commune devinrent ou soupçonnèrent ces complots, et redoublent leurs mesures de surveillance.

Le 3 juillet 1793, le petit roi est séparé de sa mère et « placé dans un appartement à part, le mieux défendu de tout le local du Temple ». C'est le texte de l'arrêt.

Le cordonnier Simon, à qui il est confié, s'installe avec lui, au second étage de la tour, où Louis XVI a vécu ses derniers jours. Les princesses restent à l'étage supérieur.

Simon a déjà été chargé par la Commune des missions les plus importantes pour la surveillance du Temple, aux réparations duquel il a présidé. Il a assisté au transfert de la famille royale. Il semble avoir déjoué le complot de Batz. C'est un agent dont l'importance réelle apparaît très supérieure à son titre apparent de membre du Conseil général de la Commune.

La tradition lui attribue les sévices les plus barbares sur son petit prisonnier,

M. de Beauchesne, dans le livre, si admiré naguère, trop décrié depuis (1), qui a fait pleurer nos grand'mères, accumule les détails sur les mauvais traitements dont Simon aurait persécuté son élève.

On a voulu depuis les révoquer tous en doute par la raison, en apparence forte, qu'ils n'auraient pas pu avoir de témoins. C'est oublier deux choses : Simon aurait surtout maltraité le petit Capet devant les commissaires de la Commune, et voilà déjà des témoins. Pour les scènes que ceux-ci n'ont pas pu voir, pour les réveils brutaux de l'enfant et tout ce qui se passe la nuit, Beauchesne nomme ses auteurs : ce sont trois amies survivantes de la femme Simon, qui auraient tenu de celle-ci, que personne n'a jamais accusée de cruauté, le récit des brutalités de son mari.

Tradition indirecte, susceptible de transformation et de légende, mais non pas du tout reconstitution imaginaire de scènes sans témoins.

On a été jusqu'à faire de Simon un royaliste secret qui, le 21 janvier 1794, aurait demandé à un prêtre réfractaire, caché chez deux vieilles religieuses nobles, une messe des morts pour Louis XVI, la reine et Madame Elisabeth. Est-il besoin d'observer que M^{me} Blanche de Béarn, en religion sœur Vincent, sur les lèvres de qui on a recueilli cette légende (1) a beau être la personne la plus vénérable du monde et l'arrière-petite-fille de M^{me} de Tourzel, gouvernante des enfants de France, elle confond très évidemment

(1) Dans l'immense littérature relative à Louis XVII, le livre de M. de Beauchesne, dont la première édition date de 1852, reste indispensable et essentiel. Il a eu le mérite de recueillir des traditions qui auraient péri sans lui et que les critiques, mêmes ceux qui les discutent le plus sévèrement, ont grand intérêt à connaître.

Il serait très désirable que de ce livre toujours réédité (Plon) fût donnée une version mise au courant des découvertes de documents faites par les historiens postérieurs : Chantelauze, Bégis et surtout François Laurentie : *Louis XVII* (avec supplément et tables), (publication de luxe, grand in-4^o, Emile-Paul) et *L'affaire Naundorff. Le rapport de M. Boissy d'Anglas commenté et refuté* (même éditeur); Gustave Bord : *Autour du Temple* (3 vol. in-8^o, Emile-Paul).

Le livre très répandu de G. Lenôtre, *Le Roi Louis XVII et l'énigme du Temple*, est l'œuvre la moins solide du célèbre historien. Sur le rôle de M^{me} Atkins, M. Lenôtre ne connaît que le livre de Fr. Barbey à qui son propre ouvrage est dédié. Il ignore les rectifications capitales qui résultent des documents publiés par M. Bord. Après M. H. de Granville : *L'évasion de Louis XVII* (Revue de Paris, 15 septembre 1904), il accepte la confusion entre Samson et Simon. Enfin, s'il expose très correctement en note les raisons de se défier du soi-disant procès-verbal d'une séance du Directoire, publié dans la *Revue historique*, il utilise dans le texte de ce faux évident, qui donne du drame de Vitry-sur-Seine une version propre à corser l'intérêt romanesque de son récit. Ce sont ces erreurs de méthode qui lui permettent de conclure à la probabilité de l'évasion.

Simon avec Samson. Tout le monde a reconnu la tradition fameuse immortalisée par Balzac. Quant à célébrer pour Madame Elisabeth une messe des morts en janvier 1794, c'était difficile puisqu'elle ne fut guillotinée que le 8 mai suivant.

Ce qui est acquis, c'est que les brutalités, très possibles, ne furent pas systématiques, comme la tradition l'admettait. La preuve c'est que l'enfant continua à recevoir des soins médicaux éclairés pendant toute cette période. Nous avons le mémoire de Thierry, qui avait mérité la confiance de Marie-Antoinette, et qui lui fit dix-sept visites.

Mais Simon n'était pas seulement un géolier.

Il était un instituteur, quoique illettré. Chaumette et Hébert l'avaient fait nommer avec la mission expresse de donner quelque éducation au petit Capet, en lui faisant perdre l'idée de son rang et le souvenir de sa royauté. Lui apprendre à penser comme un Jacobin et à parler comme le Père Duchesne, voilà l'idéal égalitaire qui résumait la mission de Simon. Il n'est pas, on le voit, très différent de l'idéologie qui anime certains partisans de l'école unique.

De cette école républicaine, qui est une contre-église, et dont les maîtres emploient leurs fonctions à effacer dans l'âme des enfants qu'on leur confie la civilisation d'origine royale et chrétienne qui est le patrimoine héréditaire des Français, Simon est un apôtre très représentatif.

Beauchesne a diminué l'horreur de la vérité quand il a insisté sur les brutalités physiques, bien moins graves que ce dessein infernal. Il l'atténue encore, sans s'en douter, quand il montre l'enfant royal préservant contre cette entreprise de dépravation, la pureté de ses sentiments et la délicatesse même de son langage, avec une force d'âme que l'on admirerait même chez un homme mûr.

La vérité est plus horrible.

Madame Royale a pu écrire, dans le journal si véridique de sa captivité : « Nous l'entendions tous les jours chanter avec Simon la *Carmagnole*, l'air des *Marseillais* et autres horreurs. Il lui faisait chanter aux fenêtres pour être entendu de la garde, avec des jurements affreux contre Dieu, sa famille et les aristocrates. Ma mère, heureusement, n'entendait pas toutes ces horreurs ; elle était partie. »

Comme Marie-Antoinette fut transférée à la Conciergerie le 2 août, Simon mit donc plus d'un mois à former le prince aux belles manières démocratiques.

Quand Beauchesne représente jusqu'au bout un Louis XVII d'imagerie, qui pense et parle comme s'il sortait des mains de Fénelon, il faut répéter qu'il atténue singulièrement le crime de la Première République.

Et nous n'avons pas encore dit le pire.

D'Hébert à Marlier, la police républicaine a ses traditions, qu'il faut, avec Joseph de Maistre, appeler sataniques.

Au cours du procès de la reine, on imagine de lui faire dire de sa mère des ignominies impossibles à reproduire. La signature de Louis-Charles au bas du procès-verbal infâme est si torturée qu'on pourrait l'arguer de faux ou la croire matériellement forcée, si le lendemain le pauvre petit n'avait répété ces mêmes horreurs qu'il ne pouvait comprendre dans sa confrontation avec Madame Royale et Madame Elisabeth (5-6 octobre).

Après cela, il importe peu que les violences physiques

aient été plus ou moins graves. On excuse la Révolution quand on insiste sur ce point secondaire : la République est moins odieuse, symbolisée par un tortionnaire qui maltraite un enfant, que par un instituteur qui le déprave et un policier qui en joue.

Martyr de l'enseignement officiel et de la police politique des mœurs, Louis XVII est bien la victime la plus pitoyable et la plus significative de la Révolution.

En décembre 1793, la Commune de Paris s'avise pourtant que c'est un privilège d'avoir un gardien particulier, et elle demande que les trois prisonniers du Temple soient soumis au régime commun des maisons de détention.

Simon est mis en demeure d'opter entre ses fonctions de gardien du fils du tyran et son titre de membre du Conseil général de la Commune. Le 19 janvier 1794, il déménage bruyamment, puis un grand silence règne à l'étage. Madame Royale et Madame Elisabeth s'imaginent qu'on avait transféré ailleurs le dauphin. En réalité, il restait seul, abandonné à lui-même, encagé dans sa chambre, soit que la porte en ait été seulement verrouillée, soit, comme le veut une tradition moins vraisemblable, qu'elle ait été murée. On lui passe ses aliments par un guichet.

Cet enfant qui n'a pas neuf ans — il ne le aura que le 29 mars — est bien incapable de se défendre contre la saleté, les vermines, les terreurs de l'isolement. Sa santé était déjà mauvaise, comme le prouvaient les nombreuses visites de Thierry ; il ne voit plus une seule fois le médecin. Quant à raconter ses souffrances pendant ces six mois, ce serait œuvre pure d'imagination. Nous n'avons ni un témoignage, ni un souvenir. Seulement, le 27 mars, un des membres de la Commune qui se relayent chaque jour quatre par quatre pour assurer la surveillance du Temple est exclu et poursuivi parce qu'il « s'est permis de plaindre le sort du petit Capet ».

Le 10 thermidor, dès six heures du matin, Barras, vainqueur de la veille, est au Temple et se fait montrer les Enfants de France. Il ne dit pas qu'il ait eu besoin de faire desceller la porte à guichet. Il trouve le petit roi pâle, bouffi, les genoux, les chevilles, les poignets enflés ; il cause avec lui.

Il installe, comme gardien de l'enfant et de sa sœur, un créole martiniquais, Christophe Laurent, un homme à lui. Laurent a des égards pour ses prisonniers. Mais il ne les laisse pas communiquer et ne leur fait pas connaître la mort de leur mère et de leur tante qu'ils ignoraient.

Laurent règne seul au Temple jusqu'au 8 novembre. A cette date, et comme il avait demandé qu'on lui adjoignit un républicain éprouvé, le comité de Sûreté générale le double de Jean-Baptiste Gomin, un petit bourgeois de l'île Saint-Louis, dont on sait peu de chose. Le 31 mars 1795, Laurent se retire et est remplacé par Etienne Lasne, peintre en bâtiment, ancien garde-française et capitaine des grenadiers du petit Saint-Antoine. La Commune ne désigne plus chaque jour qu'un commissaire au lieu de quatre. Mais, de temps en temps, la Convention envoie quelques-uns de ses membres pour s'assurer de la présence des deux prisonniers.

André Dumont et Goupilleau de Fontenay sont ainsi venus le 31 août 1794. Goupilleau revient avec Reverchon le 28 octobre et Reverchon avec Mathieu et Harmand de la

Meuse, le 19 décembre. On craint évidemment une substitution, et chaque délégation comprend un membre de la commission précédente, qui s'apercevrait du changement de prisonnier.

Etienne Lasne n'eut que deux mois et huit jours à remplir ses fonctions de gardien. Le 6 mai, le comité de Sûreté générale nommait, pour soigner le petit Capet, Dessault, qui avait la réputation du premier médecin de Paris. Il avait connu le dauphin. Nous avons ses ordonnances; elles ne correspondent pas à une maladie aiguë. Il meurt avant son malade, le 1^{er} juin, et est remplacé par Pelletan, qui se fait assister de Demangin. Dans la nuit du 7 au 8 juin, la situation s'aggrave brusquement. Lasne et Gomin envoient chercher Pelletan en pleine nuit. Il ne vient que le lendemain à 11 heures, trouve l'état désespéré, fait demander à la Convention d'autoriser la présence d'une garde-malade. Quand il revient, le soir, il trouve l'enfant mort depuis l'après-midi et les gardiens affolés, qui, de concert avec le commissaire municipal du jour, Damont, ont décidé de tenir la mort secrète. Le comité de Sûreté générale approuve cette précaution. La mort ne sera annoncée qu'après l'autopsie.

La brusque évolution de la maladie tuberculeuse à laquelle l'enfant succombait pouvait en effet accréditer l'idée d'un empoisonnement. Pelletan et Demangin sont autorisés à s'adjoindre, pour l'autopsie, deux médecins de la plus haute réputation, et qui avaient eu la clientèle de la Cour, Lassus et Jeanroy. L'autopsie est faite par eux quatre à onze heures, le 9 juin, et, profitant d'un moment d'inattention de ses collègues, Pelletan, qui recoud le corps, dérobe le cœur et le garde comme une relique. Au début de l'après-midi, la mort est annoncée à la Convention par Sevestre, d'Ille-et-Vilaine. Le soir, à onze heures, les délégués du comité de Sûreté générale, Kervelegan et Bergouin, font défiler devant le corps l'état-major de la garde et enregistrent la déclaration des officiers qu'ils reconnaissent le mort pour l'avoir vu au jardin des Tuileries et ailleurs. Le 10 juin, après la déclaration de décès à l'officier de police, la bière est transportée à bras, au cimetière Sainte-Marguerite, et l'acte de décès, qu'il ne faut pas confondre avec la déclaration à l'officier de police, fut dressé le 12. Peu d'actes de décès de la Révolution avaient été établis aussitôt et aussi régulièrement. C'est ainsi que l'acte de décès de Louis XVI ne fut dressé qu'au mois de mars.

Le corps n'a pu être identifié au cimetière Sainte-Marguerite. A cela, rien d'étonnant, la bière en simple bois blanc ayant pu permettre rapidement à la terre de consumer tous les restes.

Jamais aucun ossement n'a été retrouvé non plus de Madame Elisabeth, exécutée en pleine place de la Révolution, et dont la mort n'a jamais été révoquée en doute.

(A suivre)

Marquis DE ROUX
Ancien bâtonnier de Poitiers

Souscrivez un abonnement de luxe à 100 francs, pour que malgré la hausse du papier et de la main-d'œuvre nous puissions maintenir le prix de l'abonnement ordinaire à 25 francs (15 francs pour le clergé).

La sainteté de l'abbé Donissan

Quand les circonstances m'amenèrent « *Sous le soleil de Satan* » de Georges Bernanos, je venais de lire et de relire la nouvelle vie du saint curé d'Ars par l'abbé Francis Trochu. J'étais encore sous le charme de cette étude définitive, où saint Jean-Marie Vianney est présenté dans ses actes, dans son esprit, dans ses œuvres, à la lumière de tous les documents et des plus authentiques, comme les relations officielles des procès qui ont abouti à sa canonisation.

L'aurais-je tenté, il m'eût été impossible d'écarter de mon esprit certains rapprochements entre le récit de l'hagiographe et celui du romancier. A quoi bon d'ailleurs? Ne valait-il pas mieux consentir au parallèle, puisque Bernanos n'a pas autrement construit son roman.

Sans nous arrêter à l'identité d'apostolat pastoral par le ministère de la confession, quantité de petits détails sont transportés tout vifs, comme par réminiscence et sans nécessité souvent, de la vie du saint curé d'Ars dans « *Sous le soleil de Satan* ». Tels, par exemple, la pauvreté des ressources humaines, la brièveté des nuits, l'avidité du repos après un harassant labeur et le désir de la vie monacale, que connaît aussi l'abbé Donissan, le héros de Bernanos. L'auteur lui-même reconnaît volontiers cette parenté plusieurs fois dans son roman, si bien que l'abbé Calvet a cru pouvoir, dans « *La Vie Catholique*, appeler « le saint de Lumbres », « la caricature du curé d'Ars ». C'est une interprétation très soutenable; nous refusons cependant d'y souscrire pour les motifs que nous proposerons à l'instant.

Mais qu'on nous excuse de ne pas adopter le ton de la critique lyrique, choisi, par exemple, par M. Robert Valléry-Radot dans la *Revue Générale*, ou les accents enthousiastes de certains autres critiques qui, après avoir embouché la trompette de l'admiration, en arrivent aux réserves sans nous expliquer, en somme, le fond du livre et ce qui les a si puissamment émerveillés.

Qui pourrait nier d'ailleurs la puissance de Bernanos, ce nouvel apparu dans la lignée des romanciers, qui, du premier coup, se met en pleine lumière, à une place de choix? Elle est indiscutable cette puissance, surtout dans l'art d'évoquer des personnages d'une vie intense et de créer, à travers tout le roman, la douloureuse atmosphère qui enveloppe ses héros et les lecteurs même.

* * *

Il est capital de distinguer dans « *Sous le soleil de Satan* », ce que l'auteur nous décrit et ce qu'il nous affirme, sans en faire l'objet d'aucune peinture.

Le premier de ces éléments constitue à proprement parler le roman.

L'abbé Donissan, jeune vicaire de Campagne, déconcerte son doyen, l'abbé Menou-Segrais, par sa piété étrange et un ensemble de manières assez énigmatiques. Au cours d'une conversation, qui a amené quelques ouvertures, le vicaire tombe faible et le doyen, qui lui porte secours, constate que l'abbé Donissan se martyrise au moyen d'un dur cilice. Cette découverte semble un trait de lumière pour l'abbé Menou-Segrais. Il croit son vicaire appelé à une haute sainteté et il le lui dit.

A cette révélation, Donissan éprouve un sentiment de joie. Mais il ne veut pas de cette joie. Il la regarde comme une tentation du démon, aussi la refoule-t-il en s'infligeant une horrible fustigation.

Un jour que son doyen l'a dépêché pour entendre les confessions dans une paroisse voisine, il devient la proie du démon. Il perd sa route, tandis que la nuit descend. Après mille tours, il se retrouve toujours au même endroit, tant que le démon se montre à lui sous l'apparence d'un maquignon, le tourmente, l'insulte, et lui annonce enfin qu'en récompense de sa résistance il recevra une grande grâce.

Cette récompense est de voir désormais les consciences à nu. Et, en effet, Donissan qui rencontre Mouchette, une jeune fille homicide et perdue de mœurs, lui révèle ses crimes et lui adresse de longues objurgations. Mouchette rentre chez elle et se coupe la

gorge. Elle est assistée à ses derniers moments par l'abbé Donissan... Ici se termine la première partie du livre.

Quatre grandes scènes se partagent la seconde. Dans la nuit, l'abbé Donissan, devenu depuis longtemps curé de la pauvre paroisse de Lumbres, maintenant vieilli, est en proie à la désolation, qui ne l'a jamais quitté. Un père éploré vient le chercher pour ressusciter son enfant. Donissan se rend à ses instances. Il rencontre à la maison du mort un confrère, a une longue conversation avec lui, puis essaie d'opérer le miracle et n'y réussit pas... Il retourne chez lui, malade.

Un académicien blasé et mécréant, attiré à Lumbres par la renommée du curé, après bien des recherches, le découvre mort dans son confessionnal. Tous ces épisodes sont entrelardés par la description du continu désespoir de Donissan, tourmenté par l'action incessante du démon.

A cela s'ajoute le second élément : les affirmations de Bernanos. L'abbé Donissan est un saint, un thaumaturge, un merveilleux et prodigieux confesseur, à la façon du curé d'Ars.

Le caractère de Donissan, ce prêtre étrange, frénétique et volontiers pris de délire, est d'une ampleur tragique. Sa vie agitée et même torturée, tout imbibée par l'action de Satan, offre une réelle saveur à certaines âmes contemporaines, dont d'aucunes y discernent, semble-t-il, des affinités qui leur plaisent.

Mais l'intérêt pour nous serait de savoir si ce Donissan, tel que Bernanos nous le peint, souffre d'être appelé un saint thaumaturge et un pacificateur des consciences; ou n'y a-t-il que juxtaposition forcée des deux éléments que nous avons distingués. Pour M. R. Vallery-Radot la question ne se pose pas! Donissan est le saint et le prêtre, qui a compris enfin, à l'exclusion de tant d'autres, l'immense emprise de Satan sur le monde; pour lui encore, le roman de Bernanos est une œuvre pie.

Pour nous Donissan est la création curieuse et forte d'une âme riche et compliquée, qui a affublé son poignant héros de titres et de prérogatives surnaturelles qui ne lui conviennent pas. Rien de ce que Bernanos décrit n'est le signe authentique de la sainteté. On pourrait y trouver au contraire les indices de grandes illusions et d'erreurs fatales. Puisque l'auteur a voulu nous donner la physionomie d'un saint, il s'est trompé et sa méprise n'est pas sans danger.

* * *

Donissan est toute sa vie la proie du désespoir. Il repousse la joie. « Toute joie est mauvaise, toute joie vient de Satan. » Il repousse même l'espérance. Et, dans ces dispositions d'âme, il s'écrit vers Dieu : « Si je le pouvais, sans le haïr, je l'abandonnerais mon salut, je me donnerais pour ces âmes, que tu m'as confiées par dérision, à moi, misérable. »

D'autres saints, dit-on, ont exprimé le même désir. Mais notons d'abord que ce souhait de Donissan est moins exprimé par son amour surnaturel, qui ne nous est d'ailleurs révélé nulle part, que par la crainte de toute joie, de toute paix, auxquelles il est frénétiquement opposé comme à des tentations. Notons surtout qu'il paraît bien avoir oublié dans sa vie le caractère conditionnel de cette offrande et qu'il se croit vraiment dans la déréliction définitive. Il le dit à son doyen :

« Dieu m'a inspiré cette pensée, qu'il me marquait ma vocation, ... que je devrais poursuivre Satan dans les âmes et que j'y compromettrais infailliblement mon repos, mon honneur sacerdotal et mon salut même. »

Puis il ajoute, « Je ne puis douter de la volonté qui me presse ni du sort qui m'attend »... Erreur farouche qui alimente son désespoir.

Il dira, au jour même de sa mort « Il n'y a aucune paix ici bas, aucune paix... Nous emportons Satan avec nous, attaché à nos flancs, l'affreux compagnon, tout entaché d'un rire immense ». Quoi d'étonnant alors qu'il ne trouve « en lui-même que désordre, cohue, la galopade des images emportées, un sabbat plein de grimaces et de cris... suivi d'un grand silence ».

Il est le jouet de Satan! Sans doute, mais il est surtout le jouet de lui-même : « Je suis plutôt porté par la nature à la tristesse qu'à la joie. »

Il est difficile de voir dans ce désespoir continu, sans répit, sans mesure et amorcé sur une tare naturelle, aimée et nourrie, un indice de sainteté.

Jamais dans l'âme d'un saint l'action de Satan n'a englouti définitivement toute joie, sans laisser jaillir, de temps en temps

au moins, une étincelle de bonheur. Le phénomène, au contraire, ordinairement observé et si magistralement décrit par sainte Thérèse dans sa « VI^e Demeure », c'est la coexistence de la joie et de la douleur dans les moments toujours passagers où Dieu permet à Satan de crucifier ses amis. Le P. Surin lui-même, possédé du démon, pouvait encore découvrir la paix au fond de son âme. Cette immersion totale de toute la vie d'un serviteur de Dieu nous paraît fautive et d'une conception malsaine. L'âme sombre de Bernanos ignore la joie des saints même les plus déjetés par les tentations démoniaques. Il corrige, par plaisir d'assombrir, l'économie providentielle. Libre à lui, si cela lui plaît, à condition de ne pas couronner du nom de saint le fruit d'un certain dévergondage d'imagination.

La parole inspirée et celle des saints nous convie à la paix et à la joie, n'en déplaît à M. R. Vallery-Radot, qui voudrait nous faire frémir en accumulant des textes qui soulignent la puissance du démon dans le monde.

Est-ce donc en vain que l'Ecriture nous dit : « Qu'ils se réjouissent ceux qui sont bien nés », ou encore : « Ne laisse pas aller ton âme à la tristesse »; bannis la tristesse loin de toi? Et les psaumes : « Servez le Seigneur dans la joie »; et les anges de la Nativité : « Paix aux hommes de bonne volonté »? Et le Christ : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix... que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne pas »? En vain saint Paul aura-t-il écrit : « Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps, la joie vit et tressaille au milieu même de l'épreuve et de la souffrance »? En vain saint Jean Chrysostome a-t-il pu dire : « Satan tue les âmes par la tristesse »; et saint Bernard : « Le monde voit la croix, mais il ne voit pas l'onction »; et le judicieux curé d'Ars : « La croix sue le baume et respire la douceur »?

Le saint triste de Bernanos est un bien triste saint, ou plutôt c'est un forcené de la désolation, qui cultive son mal avec Satan. Il eût frémé et jeté des anathèmes s'il avait vu, un jour, sainte Thérèse sortir de sa cellule, prise d'une surnaturelle ferveur, dansant, chantant et invitant ses sœurs à faire comme elle, si bien que toute la communauté accompagna bientôt la vénérable mère. O scandale, saint Donissan!... Que va dire le démon de telles joyusetés!...

Le P. Lacordaire a dit dans sa vingtième conférence : « Frédéric II roi de Prusse, le confiait un jour à ses amis avec un rare bonheur d'expression : « Pour en finir avec l'Eglise catholique, savez-vous ce qu'il faut en faire? Il faut en faire un hibou... Vous savez, Messieurs, cet oiseau solitaire et triste qui se tient dans un coin avec un air rechigné ! »

Et, après cela, je suis encore plus convaincu que Bernanos de l'action du démon sur les âmes. Je crois l'abbé Saudreau qui écrit dans son « Etat mystique » : « Un religieux, qui a sur ce point une grande expérience, connaîtrait, nous assure-t-on, près de trente cas de possession à l'heure actuelle (1907) et nous en savons plusieurs autres, dans divers diocèses, qui ne sont pas connus de lui ni compris dans ce nombre ».

Nous sommes même plus sévère que Bernanos, parce que plus fidèle à l'enseignement de l'Eglise. Il dit (p. 138) que la haine de Satan s'est réservée les saints, que les autres vont tout seuls à leur destinée, par le poids de leur concupiscence. Nous ne savions pas que les saints seuls avaient à renoncer à Satan, comme à ses pompes et à ses œuvres. Et nous prétendons encore ne pas le savoir, malgré l'avertissement de Bernanos. Il est vrai que tout le reste de son livre contredit ce qu'il affirme ici.

Quant à ce parti-pris de ne faire rayonner que le soleil de Satan, toujours en plein ciel, au-dessus de notre pauvre terre, sans jamais un petit bout d'éclipse, tandis que le soleil de Dieu, celui de la rédemption, reste continuellement sous l'horizon, sans même laisser deviner ses lueurs, affaire de goût dira-t-on peut-être? Sans doute, mais goût assez trouble et assez discutable, qui laisse une impression âcre et amère. Notre génération a plus besoin qu'on lui montre Dieu que Satan, ou, si l'on veut, qu'on lui montre Dieu victorieux de Satan, même en ce monde. Le curé d'Ars, le gai, le serein, l'affable curé d'Ars, qui en avait subi d'autres que Donissan de la part du démon, le méprisait et riait volontiers des efforts du « grappin »!

Et, puisqu'on nous assène des textes scripturaux pour nous prouver que Bernanos a raison, que va-t-on faire de ceux-ci : « Le Fils de Dieu est apparu pour vaincre les œuvres du démon... Le Christ a dépouillé les principautés et les puissances et les a livrées hardiment en spectacle, en triomphant d'elles par la croix... Les soixante-douze revinrent avec joie disant : Seigneur, les

démons mêmes nous sont soumis en votre nom ». Il leur répondit : « Je contemplais Satan tombant du ciel comme la foudre. Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi et elle ne pourra vous nuire en rien?... » Tout cela c'est l'Écriture aussi.

Elles sont innombrables les victimes de Satan. Mais combien se perdent précisément pour avoir refusé de se placer sous le soleil de Dieu et pour avoir vécu, comme Donissan, sous le soleil de Satan, même avec la bonne intention de servir Dieu ?

* * *

Donissan a aussi le don de lire dans les consciences.

La première qu'il voit à nu, c'est la sienne. « Cette vision, à la fois une et multiple, telle que d'un homme qui saisisait du regard un objet dans ses trois dimensions, était d'une perfection telle que le pauvre prêtre se reconnut, non seulement dans le présent, mais dans le passé, dans l'avenir, qu'il reconnut toute sa vie. »

Malgré cette vue nette, il reste dans la désolation jusqu'à sa mort.

Qu'est donc cette vision qui le cimente dans l'illusion du désespoir ?

Mais la grande vision de conscience est celle de Mouchette.

Le curé d'Ars, avec ses intuitions surnaturelles, convertissait d'un mot, ses confessions étaient brèves. Bernanos le sait et il attribue cette même action rapide à Donissan : « De l'ombre sacrée où remuaient les lèvres invisibles, la parole de paix allait s'élargissant jusqu'au ciel et traînait le pêcheur hors de soi, délié, libre. Parole simple, reçue dans le cœur, claire, nerveuse, elliptique à travers l'essentiel, puis pressante, irrésistible... »

Mais ceci, c'est la réminiscence, c'est le détail emprunté à une autre vie, qui fut la vie d'un saint authentique.

La seule fois que Bernanos nous décrit Donissan aux prises avec une âme, et c'est le cas de Mouchette, il nous le montre traitant cette âme comme il se traite lui-même. Il est violent, tenace, féroce. Il la sermonne pendant près de vingt pages, il la terrasse, il la déchiquette, il la détruit. Il est verbeux, il est humain (oh, très humain !) et ses lumières d'en haut deviennent un démesuré radotage. Il dit, en somme ceci à Mouchette : « Tu n'es pas coupable de tes crimes, mais tu es le résidu boueux de tous tes ascendants... Belle consolation et touchantes paroles de mansuétude !... Aussi, voyez les effets. Mouchette s'enfuit et se tue... Quant à la folle condescendance de Donissan qui, appelé auprès de Mouchette, aux derniers moments, la prend mourante et ensanglantée dans ses bras et la porte ainsi au seuil de l'église, parce que la malheureuse en a manifesté le désir, voilà un acte d'une sainteté et d'une discrétion très discutables !

L'abbé Menou-Segrais, mis au courant du don de son vicaire, a cette réflexion : « Il est sûr... que ce signe est équivoque, que ce miracle n'est pas pur. »

Le prétendu miracle ne serait-il pas plutôt un simple prestige du démon, qui s'amuse de Donissan et qui, une fois de plus lui fait prendre des illusions pour la réalité ? Tout, dans ce que Bernanos nous dépeint, nous prédispose à le croire. Mais alors, pourquoi nous donner Donissan comme un incomparable convertisseur d'âmes ?... Réminiscence !... Juxtaposition d'éléments qui se repoussent... Oui, Bernanos est bien dupe de ses réminiscences, ici comme en bien des endroits ; notamment quand il nous déclare, avec une candeur un peu forte après ce que nous savons : « Aucun de ceux qui l'approchèrent ne mirent en doute son sens aigu du réel, la netteté de son jugement, la souveraine simplicité de ses voies !... » Cela encore c'est du curé d'Ars, ce n'est pas du Donissan.

Un dernier mot. Donissan est un thaumaturge, Bernanos le dit. Il ne nous fait assister cependant à aucun miracle, mais il nous décrit longuement une tentative de miracle.

Nous ne dirons rien de la discrétion des saints, de l'illumination d'en haut qui les avertit qu'ils peuvent humblement demander et commander le miracle. Ils se montrent les fidèles instruments de Dieu.

Donissan, qui fait décidément tout à rebrousse poil, quand il se sent la possibilité d'opérer la résurrection hésite pour un motif que l'auteur ne nous dit pas et qui reste obscur. Mais il est sûr de sa force : « Je savais... je sais... toujours... je suis sûr... qu'un mot de moi eût... mon Dieu !... eût... ressuscité... ou !... ressusciterait ce petit mort ».

Puis, quand le don de Dieu a passé et que le curé de Lumbres a manqué l'occasion, il s'acharne. Il tire le cadavre du lit, il lève le petit garçon comme une hostie. Il jette au ciel un regard farouche. Comment espérer reproduire le cri de détresse, la malédiction du héros qui ne demande pitié, ni pardon, mais justice ! Non, non, il n'implore pas ce miracle, il l'exige. Dieu lui doit, Dieu lui donnera ou tout n'est qu'un songe. De lui (le démon) ou de Vous, dites qui est le maître. »

Mais, comme il veut maintenant le miracle, non pour l'enfant, non pour la gloire de Dieu, mais pour lui, pour se rassurer, le malheureux, pour savoir si Dieu est le maître et si tout dans sa vie n'a pas été un songe, le miracle ne répond pas à son injonction... Le thaumaturge s'évade... et va mourir !

Il est regrettable que Bernanos ait connu la vie du curé d'Ars, sans assez la comprendre dans ce qu'elle renferme de véritable sainteté, avec plus de diableries et autrement tragiques, qu'aucune imagination humaine n'en pourra jamais mettre dans aucun livre, mais à leur place voulue selon Dieu, crucifiantes toujours et subjugées par la grâce. Il est à regretter aussi que Bernanos ait voulu faire de son héros un saint. Ce n'est pas même une caricature de saint Jean-Marie Vianney, mais un être bicéphale, dont la face humaine est peinte à souhait et dont l'autre, celle du saint, n'est qu'un masque de comédie.

LOUIS CHARLIER.

Sous le soleil de Satan⁽¹⁾

« Sous le Soleil de Satan » continue à faire un beau tapage dans le landerneau littéraire. Voilà longtemps qu'on ne parlait plus sérieusement et sur la place publique de Satan et de ses œuvres. N'exagérons ni son rôle, ni sa puissance, croit devoir rappeler le chanoine Halflants. Si notre temps est coupable d'exagération, ce n'est certes pas de celle-là : a-t-on jamais autant négligé et méconnu, même dans les milieux catholiques, Satan et son action néfaste ?

A Bernanos le mérite de faire repenser du Prince de ce monde autrement que pour en rire.

Contre son livre, d'aucuns croient devoir accumuler les réserves et multiplier les critiques. Nous avons estimé qu'ils avaient au moins le droit d'être entendus. Après avoir publié l'article de notre ami Léopold Levaux, nous donnons aujourd'hui la critique de M. l'abbé Charlier. Nous la croyons poussée très au noir. Bernanos n'a pas entendu canoniser son héros et dans les Etudes du 5 mai, le R. P. Poucel a dit à ce sujet ce qu'il fallait dire : « Le monde de la ferveur n'est-il pas peuplé de ces créatures incomplètes, demi-saints, saints risqués, inégaux, panachés, dont deux actions contraires, celle du bon et du mauvais esprit, se partagent visiblement les heures ? C'est cela même qui serait le cas le plus fréquent, tandis que le saint, proprement dit, le saint purifié et achevé, est une réussite assez rare. »

Les enthousiastes de Bernanos ont parlé de chef-d'œuvre. Le monde littéraire est, en ce moment, tellement travaillé par la réclame que les épithètes n'ont pas conservé leur valeur exacte. On ne peut que le regretter. « Sous le Soleil de Satan » est une œuvre vraiment puissante. « Il est incontestable qu'un talent nouveau s'est révélé — écrit le chanoine Halflants — capable de nous donner un jour un chef-d'œuvre. »

Le livre de Bernanos est incomplet, on peut ne pas l'aimer — en ce qui nous concerne — et au risque de passer aux yeux du chanoine Halflants, pour un de ces « braves catholiques qui se font prendre comme étourneaux à la glu du merveilleux diabolique », nous avouons avoir été « pris » par sa lecture — il n'est certes pas à donner à tout le monde, mais pas plus qu'au censeur de la Revue des Lectures (peu suspect de laxisme) « une lecture attentive ne nous a rien révélé d'hétérodoxe ». N'en déplaise à M. Paul Souday, le curé de Lumbres ne nie pas le libre-arbitre et n'est pas manichéen.

(1) G. BERNANOS. *Sous le soleil de Satan*. Collection *Le Roseau d'or* (Paris, Plon).

La Revue des Lectures remarque très justement : « Nous n'y avons relevé aucune observation ou trop risquée, ou qui ne se justifie à une plus longue réflexion, ou dont l'auteur lui-même, par le truchement d'un autre personnage, n'ait avoué ou la fausseté ou l'imprudence. »

La critique la plus compréhensive dont nous ayons eu connaissance jusqu'à présent est celle de M. Louis Artus dans le dernier numéro de la Revue des Jeunes. Ce romancier catholique nous paraît avoir admirablement saisi toute la grandeur comme aussi les côtés faibles de l'œuvre de Bernanos. Nous devons à l'extrême obligeance du R. P. Barges O. P., le distingué directeur de la Revue des Jeunes, — qui voudra bien trouver ici l'hommage de notre reconnaissance — de pouvoir reproduire en Belgique le bel article de M. Artus.

Sa critique rejoint celle du R. P. Poucel dont la conclusion nous paraît donner la vraie note : « Ce livre reste beau pour qui sait le lire ». Et le chroniqueur des Etudes lui applique la « vieille maxime formulée par La Bruyère à propos d'un autre ouvrage manqué qui s'intitulait le Cid : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.

D'abord apprécions, comme une victoire de l'esprit, la réussite d'un auteur qui affronte pour ses débuts les préjugés les mieux ancrés de l'ignorance matérialiste.

Dès longtemps, de grands romanciers, des Bourget, des Henry Bordeaux, des Bazin, ensuite un Maurice et un Valléry Radot ont, dans leurs analyses de conflits sentimentaux, présenté les points de vue de la morale éclairée; d'autre part, un Louis Bertrand élève depuis plus de trente ans, à la gloire de la France et de la chrétienté, un monument d'un granit durable; mais il appartenait aux écrivains du lendemain de la guerre, remontant au glacier pur des sources, de nous proposer des ouvrages romanesques où la substance catholique, le dogme, se mêlât intimement au sujet, en nourrit le pathétique, en fournit les péripéties.

Il faut dire que, dans cette voie où M. Bernanos vient de s'engager, il n'a manqué ni de guides ni de prédécesseurs; parmi les premiers, des philosophes et des critiques comme Maritain et Massis, — au nombre des seconds, Emile Baumann qui connaît enfin de retentissants succès, après tant d'ouvrages courageux et beaux que sa foi vivifie d'une ardeur singulière.

M. Bernanos a compris que l'intelligence se déploie d'autant qu'elle s'est débarrassée de l'absurde négation de ce qui est évident ou de ce qui est seulement probable; il devrait être aisé de juger un homme qui, sans y être allé voir, par exemple, nie les miracles de Lourdes parce qu'ils gênent sa conception (inexplicable à lui-même) du monde.

Dieu, qui semble répugner à renverser les lois de la nature, les possède toutes, en tire tout le possible, par le même acte volontaire qui les a dictées. Par quelle timidité stupide, des chrétiens qui se croient éclairés approuvent-ils d'un lâche sourire les railleries contre une telle vérité, pour eux du moins facilement abordable?

M. Bernanos n'a pas combattu cet infirme état de l'âme; il l'a ignoré. Il a observé autour de lui; ayant entendu peut-être l'appel impatient qui, depuis plusieurs années, frémit dans les consciences et se trahit déjà dans quelques livres, il a écrit ce que lui ont dicté son amour et ses craintes, avec une totale liberté et avec des traits aussi minutieusement exacts que ceux des apologistes du petit cœur de ces dames.

Le sujet de son livre, c'est l'emprise de Satan sur les hommes; il s'agit, non pas d'un symbole, ni du « mal pur » ni de « l'influence des passions », mais d'un personnage réel et agissant. Satan est une partie importante de la vérité spirituelle, et donc du dogme. Lui aussi, après Dieu, est une explication satisfaisante de la vie et de la nature, à tel point séduisante que le manichéisme en est né, et dure encore, qui oppose le dieu mauvais au dieu bon, Arhiman à Oromaze.

L'auteur a imaginé deux cas de possession, le premier en s'aidant des données d'une observation générale, l'autre, il l'a serré de plus près. Le procès de béatification du Vénérable curé d'Ars, rigoureusement discuté par les adversaires que suscita la prudente Eglise, a fourni à M. Bernanos une documentation riche en constats. Double défaite de l'ennemi des hommes, mais après quelles peines, quels travaux inouïs!

Il y a d'abord Mouchette, l'aventure de Mouchette qui a surpris plus d'un lecteur...

M. Bernanos ne s'est pas embarrassé de méchants scrupules; son sujet l'en eut dissuadé, où lui-même nous montre que le scrupule est une des ruses les plus redoutables de Satan contre les saints. Le diable n'est pas moins dangereux pour les écrivains; il met, aux mains timorées de leurs critiques, des armes cruelles et injustes. Pour les avoir bravées, M. Bernanos mérite d'être loué. Sûr de la bonté de sa cause, décidé à user des droits nettement délimités du romancier, il a peint, dans l'histoire de Mouchette, le vice tout cru et assez nu.

Laissons, si vous voulez, nos filles à la maison et accompagnons l'auteur de ce livre hardi.

Malorthy le père faisait au village de Campagne de la politique et de la bière, l'une et l'autre assez mauvaises. Il eut de sa femme une fille qu'il voulut d'abord appeler Lucrèce par dévotion républicaine; il souffrit mal qu'elle fut baptisée sous le nom de Germaine. « Je n'aurais pas cédé pour un garçon, dit-il, mais une demoiselle... »

La demoiselle atteignit seize ans. Un soir Germaine entra dans la salle, à l'heure du souper, portant un seau plein de lait frais... A deux pas du seuil, elle s'arrêta net, fléchit sur ses jambes et pâlit. « Mon Dieu, s'écria Malorthy, la petite tombe faible! »

La pauvrette appuya ses deux mains sur son ventre et fondit en larmes.

Le père après la mère devina, puis comprit... Il décida sans barguigner de se rendre chez le marquis de la Siguan, un hobereau du voisinage, grand coureur de jupons qu'il n'accusait pas sans des motifs plausibles.

Le récit de la visite du vieux radical chez le nobliau ruiné est d'une parfaite justesse, — supérieure la scène que Malorthy fit au retour à Germaine; il la harangua avec autorité, usant d'arguments et de phrases qu'elle sentait usés sans les avoir entendus... « J'en mourrai de honte, bien sûr » se répétait-elle la veille encore, attendant d'heure en heure un éclat. Et maintenant elle cherchait cette honte et ne la trouvait plus. C'est l'auteur ici qui souligne, pour attirer notre attention sur le désordre qui commence de s'établir dans l'esprit de l'enfant, un désordre plus grave que sa faute, et dont nous ne la rendons pas entièrement responsable, à cause de la vanité, de la sottise des arguments paternels.

Par une série de traits de cette qualité nous allons discerner dans l'existence de l'infortunée Germaine, dite Mouchette, un double drame; celui dont les apparences sont le plus banales et violentes le cède à l'autre, pathétique, neuf et désespérant.

Le fait de la possession, fréquemment relaté dans les Evangiles, n'est peut-être pas devenu beaucoup plus rare que dans les temps où on l'admettait avec trop de facilité, et je connais des psychiatres qui n'en sourient point. Visitez quelques maisons de santé, lisez des ouvrages spéciaux, vous y constaterez que les malades dont il s'agit sont pour la plupart incurables, que dans nombre de cas, les causes de leur désordre demeurent un impénétrable mystère.

Hormis ceux-là, les vésaniques, livrés aux impuissantes thérapeutiques des médecins, il en est d'autres dont le dur sang-froid et la cruelle logique épouvantent, qui font le mal sans but et sans joie; nous les considérons avec autant d'étonnement que d'effroi; les confesseurs ont entendu souvent leurs terribles aveux qui ressemblent à des provocations; il en passe parfois devant les tribunaux.

Le jour, et à la minute que nous avons dit, Mouchette a commencé d'être possédée. A mesure que nous sentirons naître, s'affirmer, grandir cette certitude, nous suivrons l'aventure avec une angoisse inédite, étouffante, et presque intolérable, à cause de l'absence de l'exorciste. Son absence nous désespérera, nous souhaiterons qu'il paraisse; peut-être souhaiterons-nous un peu trop longtemps, puisque lui-même, un autre possédé! est le principal personnage du drame...

Mais suivons désormais Mouchette à la lueur infernale. Un autre qui demeure en elle sans qu'elle s'en doute d'abord et s'en défende, conseille, et même commet les fautes dont s'accuse l'enfant séduite, et les crimes qui l'endurcissent. Elle s'identifie avec eux, se fond dans la personne satanique jusqu'à l'anéantissement de la sienne.

Elle assiste pourtant à sa chute, et peu à peu prend conscience du compagnon cruel et chéri qui la conduira au meurtre de son amant, à la suppression de son enfant, à un amour bizarre et détestable pour un vieil et répugnant bourgeois-député de sa ville. Un rire atroce traversera cet affreux mélange de haine et de frénésie sexuelle; il jaillira parfois entre deux jeunes lèvres, mais sa source est au cœur du plus impitoyable des êtres.

« L'histoire de Mouchette » nous est offerte en manière de prologue. Cette anecdote pimentée, si elle fait se hérisser la susceptibilité de certaines lectrices, retiendra le plus grand nombre pendant près de cent pages, parce que malgré la crudité des épisodes et des mots on y sent la préoccupation morale, on participe à l'anathème que prononce l'auteur. Le trouble qu'on éprouve se trouve ainsi justifié... Il s'accroîtrait si l'on savait déjà que, de Mouchette désormais et de son infortune, il ne sera presque plus jamais question.

Mis en présence d'un cas curieux de possession démoniaque, nous entrevoyons ses développements et ses conséquences. Qu'on nous en fournisse le dénouement!... Point, ou dans fort longtemps, et en très peu de lignes, et dans un moment que Mouchette ne comptera plus sinon comme un incident dans la vie de l'abbé Donissan et par rapport au héros véritable.

J'avoue me soucier peu de ce défaut certain où je soupçonne une malicieuse adresse.

* * *

Le vicaire Donissan prêtait la main aux couvreurs sur le toit du presbytère de la petite ville de Campagne quand son curé, M. le chanoine Menou Segrais, le fit prier d'en descendre à la demande de son collègue et ami depuis le temps lointain du séminaire, M. Demange, en visite chez lui pour quelques heures.

Ces deux ecclésiastiques d'une piété aussi irréprochable que leur culture à la fois théologique et mondaine, s'étaient inquiétés de la rusticité de ce prêtre mal léché, de son ardeur qui passant les buts ne les atteignait point, de son excès de forces physiques, qu'après la contrainte du séminaire il dépensait jusque en des travaux manuels peu compatibles, leur semblait-il, avec la dignité de son habit...

« Me voici, Monsieur le chanoine », dit derrière eux une voix basse et forte.

« Ils se retournèrent en même temps. Celui qui fut depuis le curé de Lumbres était là, debout, dans un silence solennel. Au seuil du vestibule obscur, sa silhouette, prolongée par son ombre, parut d'abord immense, puis, brusquement, — la porte lumineuse refermée, — petite, presque chétive. Ses gros souliers ferrés, essuyés en hâte, étaient encore blancs de mortier, ses bas et sa soutane criblés d'éclaboussures et ses larges mains, passées à demi dans sa ceinture, avaient aussi la couleur de la terre. Le visage, dont la pâleur contrastait avec la rougeur hâlée du cou, ruisselait de sueur et d'eau tout ensemble car, au soudain appel de M. Menou Segrais, il avait couru se laver dans sa chambre. Le désordre, ou plutôt l'aspect presque sordide de ses vêtements journaliers, était rendu plus remarquable encore par la singulière opposition d'une douillette neuve, raide d'appât, qu'il avait glissée avec tant d'émotion qu'une des manches se retroussait risiblement sur un poignet noueux comme un cep...

— « Vous ne deviez pas vous déranger, dit avec pitié M. Demange.

Humble, et désespéré par cet affront, l'abbé Donissan, seul avec son curé, avoue sans retard que le ministère paroissial est une charge au-dessus de ses forces. « Ici même, je suis un obstacle au bien. Le dernier paysan du canton rougirait d'un curé tel que moi, sans expérience, sans lumières, sans véritable dignité. » Il demande son renvoi, et un asile dans quelque monastère. Ou même retournera-t-il à sa charrue?

M. Menou Segrais dont l'esprit est, à ce moment, peu franciscain, ne devine rien, et ne sait lui répondre que des paroles sages, mais dont la fermeté va jusqu'à la rudesse. Et l'abbé Donissan tout à coup s'évanouit. M. Menou en entr'ouvrant le col de son vicaire tache ses doigts de sang, il découvre alors et dénoue le cilice cruel; tout le torse n'est qu'une plaie. Il relève son vicaire et l'embrasse. « Mon enfant, l'esprit de force est en vous. »

Désormais encouragé, Donissan commence à graver le mont aride qu'il voit s'élever devant lui, et porte une très dure croix. Deux heures de sommeil suffiront à cet athlète dont les jours sont remplis par le ministère, les courses chez les ouailles paysannes, et l'étude approfondie, difficile pour lui jusqu'à en être douloureuses, des Livres saints. Pour sa chair mortifiée, rien que du mépris. Et, naturellement, de rapides progrès, un sens vif de la spiritualité, une détente à ses scrupules, enfin la joie!

Le chanoine Menou Segrais lui ayant indiqué comme tâche clairement imposée par Dieu, la Sainteté, il avait entrepris simplement d'y parvenir, comme à un but plus escarpé que les autres;

il s'est souvent de la voix divine écoutée dès son enfance, c'est bien cela qu'elle exigeait, il se satisfait d'y obéir.

Parmi quels périls! par quels renoncements, après combien de luttas contre le découragement! Et quand il croit avoir atteint voici qu'« une inquiétude jusqu'alors vague, indécise, l'effraie presque autant qu'une présence réelle, visible. De cette présence, il a maintenant plus que le sentiment, une sensation nette, indécible. Il n'est plus seul... Mais avec qui?... »

« Ah! que l'Autre est fort et adroit, qu'il est patient quand il faut et, lorsque son heure est venue, prompt comme la foudre! Le saint de Lumbres, un jour connaît la face de son ennemi. Il faut cette fois, qu'il subisse en aveugle sa première entreprise, reçoive son premier choc. » Aussitôt « il s'empporte, non de crainte, mais de haine. Il est né pour la guerre; chaque détour de sa route sera marqué d'un flot de sang. »

Le drame est engagé. Satan s'est choisi cette proie. Jusqu'à la suprême défaite, il ne renoncera pas à la torturer, et c'est par le désespoir qu'il pense la conquérir.

La tentation du désespoir, tel est le titre de la deuxième partie du roman de M. Bernanos; il s'appliquerait à son entier; et dussé-je inquiéter l'auteur à son tour, je dirai qu'il convient encore à l'état trouble où, deux cents pages durant, seront maintenus les lecteurs qui suivent en haletant la tragique aventure de l'abbé Donissan. « Un saint » prend-on le soin de nous répéter souvent, « celui qu'on devrait nommer le saint de Lumbres », à cause de la petite paroisse où devaient s'accomplir le plus grand nombre de ses gestes héroïques. Prudente insistance, — à peine suffisante car si de tels combattants, jusque à la minute (et incluse!) de leur mort, gardent la terreur de la damnation et celle du Dieu clément, que sera-t-il de nous?

Donc, le saint de Lumbres ne connaîtra plus de répit; et d'abord cette joie dont nous avons parlé, sa sombre humeur — et qui surprendrait si l'auteur n'avait éclairé pour nous les cavernes d'une âme étrange — l'arrache et la rejette; il en combat les retours trop doux et les tentations, par des mortifications dont la cruauté impitoyablement décrite nous remplit d'effroi. Désormais, l'Autre qu'il a trouvé ne le quittera plus. Ses ricanements ne vont plus se faire. Il se substituera aux pensées de Donissan, hantera son imagination, interprétera tous ses actes en les dénaturant; le bien même, aux yeux du malheureux, offrira le visage du mal, un visage proche, presque tangible...

Le cœur serré, la gorge sèche, allons-nous dans l'épouvante, refuser de suivre, fermer le livre?

L'auteur qui a compris le danger, s'arrête et nous retient. C'est lui qui parle. Il était temps.

Mais n'attendez pas qu'il vous rassure. Il nous fait honte; et c'est par de rudes moyens, c'est en insistant davantage, qu'il explique et qu'il encourage.

« O vous qui ne connaissez jamais du monde que des couleurs et des sons sans substance, cœurs sensibles, bouches lyriques où l'âpre vérité fondrait comme une praline — petits cœurs, petites bouches — ceci n'est point pour vous. Vos diableries sont à la mesure de vos nerfs fragiles, de vos précieuses cervelles, et le Satan de votre étrange rituaire n'est que votre propre image déformée, car le dévot de l'univers charnel est à soi-même Satan. Le monstre vous regarde en riant, il n'a pas mis sur vous sa serre. »

Peut-être dirons-nous : tant mieux!... mais non nous ne le dirons pas, car s'il nous méprise à ce point, c'est qu'il escompte auprès de nous des réussites trop aisées, et qu'il se contente d'attendre ceux viennent d'eux-mêmes à lui. « Le troupeau obscur va tout seul à sa destinée... Sa haine s'est réservée les saints... »

Eh bien donc qu'il nous haïsse s'il se peut, — et suivons le héros qui taille le chemin!

Alors il regarde la Croix! il accepte et même il renchérit : « Qu'ait-je à donner? Que me reste-t-il? Mon espérance seule. Retire-la moi. Prends-la! »

« Et il défiait ainsi l'abîme, il l'appelait d'un aveu solennel avec un cœur pur. »

Avouerai-je que ceci je n'ai pu le lire sans larmes : je ne pense pas qu'en aucune littérature, un tel paroxysme d'amour ait été décrit.

Et logique, et véridique, et humain! j'y insiste : humain car l'homme se distingue de la bête par la participation de l'intelligence à l'amour; et plus il s'y élève, mieux il est homme. Ainsi l'amour devient presque sa création, c'est le « talent » que le maître lui a confié pour qu'il fructifie. Le bon intendant Donissan prétendait lui faire rendre au centuple. Alors nous qui ne pouvons le

suivre, nous le comprenons du moins et nous l'admirons, et du profond de notre lâcheté, nous l'envions autant que nous le plaignons.

Et comme nous le plaignons !

Après « un suicide moral dont la cruauté raisonnée, raffinée, secrète, donne le frisson » le voici qui s'engage vers sa première, décisive, tragique étape.

Flagellé, déchiré de coups, anéanti, exangue, après une effroyable bataille livrée à l'autre sur lui-même, le voici qui se traîne jusqu'à une paroisse éloignée où l'appellent au confessionnal des missionnaires surmenés. Dans une sorte d'hallucination, une ivresse qui supplée à ses forces défaillantes, il croit couper au plus court, s'égare, revient sur ses pas, se perd encore et, malgré les efforts d'une raison qu'il parvient à ranimer, demeure dans un cercle où quelle volonté le retient ? Alors « un découragement absurde, un désespoir presque enfantin lui fit monter les larmes aux yeux ».

Pourtant il se lève du talus où il s'était effondré et il repart. Mais maintenant il n'est plus seul. C'est que l'heure si bien préparée a paru favorable à son ennemi dont l'attaque formelle est proche.

Et le voici : « un petit homme fort vif, tantôt à droite, tantôt à gauche, devant, derrière, mais dont il distingue mal la silhouette » l'aborde enfin. « C'est certainement un jovial garçon, car sa voix sans aucun éclat a un accent de gaieté secrète véritablement irrésistible. » Elle rassure le pauvre égaré. L'homme se dit marchand de chevaux dans les foires ; il offre de remettre dans son chemin le prêtre dont le cœur simple déborde de gratitude. Recru de fatigue, le voilà près de perdre connaissance ; alors le passant charitable le reçoit dans ses bras, le fait étendre sur l'herbe, le couvre de son manteau, prétend le consoler parce que des larmes, tout à coup, ont jailli de ses yeux.

Il me faudrait citer ici vingt pages, tout le récit de la rencontre extraordinaire, non pas incroyable, et tel est le considérable mérite de l'auteur. La « crédibilité », mot nécessaire que nous devons à notre maître Paul Bourget, est entière. La Tentation, thème fréquent des conteurs du Moyen-Age autant que des hagiographes est, par M. Bernanos, restituée à notre littérature. Un tel morceau sera difficilement égalé. Satan, sous la forme que nous avons dite, se démasque, se transforme, disparaît et revient ; il blasphème, prononce les paroles de la Consécration sur une pierre qui rougit, éclate en morceaux ; il apparaît sous le propre visage, il devient le double de Donissan qui peut s'examiner, se pénétrer lui-même jusqu'aux plus fermes replis de sa conscience. Mais l'oraison de Donissan et son humilité assurent sa victoire.

Le Maudit reconnaîtra sa défaite et le quittera sur une promesse obscure... Dieu qui permit que son prêtre subit la tentation de se lire lui-même en clair, veut qu'ainsi d'autres âmes lui apparaissent sans la défense de leurs mensonges. De la bouche charnelle de Satan, il devait encore entendre cette dernière et menaçante parole : « Je t'ai tenu sur ma poitrine ; je t'ai bercé dans mes bras. Que de fois encore tu me dorloteras croyant presser l'autre sur ton cœur. Car tel est ton signe. Tel est sur toi le sceau de ma haine ».

Aussitôt, la première attaque, le doute en la réalité de la surnaturelle rencontre. « Tu as rêvé » et « Tu es fou ». Ceci admis, c'en était fait d'une destinée rude et merveilleuse. Mais Donissan ne l'admit point.

La clairvoyance miraculeuse annoncée par Satan devait s'exercer d'abord sur la conscience d'un juste (nous avons dessein d'y revenir) ensuite sur M^{lle} Malorthy. Nous avions un peu oublié Mouchette.

Mais il importe seulement de notre héros dans leur dialogue, quand après avoir étonné la jeune possédée par la connaissance de toutes ses fautes, il tente de l'apaiser. En vain elle se révolte ; il la clonera sur place par un jugement sur le crime qu'elle se croyait seule à connaître : « Vous n'êtes point, devant Dieu, coupable de ce meurtre ». Et il rappelle à Germaine stupéfaite sa propre histoire, non pas dramatisée, au contraire « réduite à rien, vue du dedans ». Le « clairvoyant » dissipe pour elle le mystère des responsabilités : « Ta vie répète d'autres vies, toutes pareilles, vécues à plat, juste au niveau des mangeoires où votre bétail mange son grain. Oui ! chacun de tes actes est le signe d'un de ceux-là dont tu sors, lâches, avarés, luxurieux et menteurs. Je les vois, Dieu m'accorde de les voir !... » Ainsi pourrait-on dire sans dépasser l'idée de Donissan que le Satan qui possède Mouchette, ses ancêtres l'ont enfanté.

Non pas sans dépasser la nôtre qu'inquiète le déterminisme ; nous en laissons au saint de Lumbres et à M. Bernanos toute la responsabilité.

« Aucun cri ne sortait des lèvres de Mouchette, bien qu'il parut

vibrer dans sa gorge muette. Ce cri qu'on n'entendait pas, imposait pourtant sa forme à la bouche contractée, au col ployé, aux maigres épaules, aux reins creusés, au corps tout entier comme tiré en haut pour un appel désespéré... Enfin elle s'enfuit... »

La forme de ces quelques lignes nous semble remarquable. Nous aimerons moins ensuite, plusieurs pages où l'auteur nous paraît céder à des préoccupations romanesques plutôt qu'à l'observation exacte des âmes étranges de ses personnages, et même des âmes en général. Il décrit par exemple, dans un mouvement et avec une exagération romantiques : « Hélas ! Il n'est pas d'homme qui, sa décision prise et le remords d'avance accepté, ne se soit, au moins une minute, rué au mal avec une claire cupidité... » Nous voulons espérer qu'il en soit.

Bref, Mouchette rentrée chez elle, répondant à l'appel de son mauvais maître, tente, avec un rasoir, de se couper la gorge.

Après des heures si émouvantes, l'abbé Donissan interrogé, scruté, sagement combattu par M. Menou Segrais qui affirme : « Là où Dieu vous suit, la paix peut vous être ôtée, non la grâce », et qui insiste avec une juste inquiétude : « Vous êtes la dupe, le jouet, le ridicule instrument de celui que vous redoutez le plus », répond : « Celui-là n'est pas tout à fait maître du monde tant que la sainte colère gonfle nos cœurs, tant qu'une vie humaine, à son tour, jette le *non serviam* à sa face ». Mais Donissan n'est pas encore parfaitement sincère ; il ne l'est, absolument, désespérément, que lorsqu'il déclare enfin le secret de son âme amoureuse prête à tout immoler, et jusqu'à son salut si Dieu le veut !

Dieu ne saurait le vouloir.

C'est ici le point culminant du roman de M. Bernanos, le sommet périlleux où il nous a conduits. J'avoue ne pas m'y tenir sans vertige. Oui ! le sacrifice est héroïque que Donissan d'abord a consenti, offert, en échange de la victoire qu'il ambitionne, — mais imprudent. Je le crois interdit. Il m'apparaît hétérodoxe.

Cependant il fait tout l'intérêt d'un ouvrage auquel s'attachent mon admiration et ma sympathie. Une gêne se mêle à ces sentiments, et depuis le début ; elle m'accompagnera jusqu'au dénouement que je prévois, dont l'approche déjà m'effraie.

Pas seulement un élu — un saint ! Pourquoi m'imposer cette sainteté moins comme une opinion que comme un fait ?

Celui-ci, ce héros, que je chéris précisément parce qu'il est humain, parce qu'il est un pécheur d'une sorte magnifique, et explicable bien inabordable, — cependant un pécheur comme moi ! j'hésite à penser que l'Eglise à qui seule appartient la discrimination des mérites, l'eût canonisé, proposant ainsi à notre imitation un exemple si dangereux. La tentation du désespoir qui est proprement, et cela se conçoit, celle des possédés, quel chrétien ne doit la repousser de toutes ses forces si grandes soient-elles, ne doit supplier le Dieu miséricordieux, afin qu'elle lui soit épargnée ? Ah ! laissons-nous entiers le vivant espoir et toute la confiance.

C'est pourquoi on ne saurait entièrement approuver que la troisième et dernière partie s'intitule : « Le Saint de Lumbres (1) ».

* * *

Le vicaire de M. Menou Segrais a dû quitter Campagne et faire une longue retraite à la Trappe après l'acte sans doute le plus beau de sa vie, — où pour notre part nous le préférons, à cause du parfait exemple. Mouchette mourante et exorcisée a souhaité d'être conduite au porche de l'église pour y expirer. Donissan, à grand scandale, et par la force, l'y a portée, ensanglantée et moribonde ; il donne ainsi une sublime leçon de violence au clergé un peu effaré, voire scandalisé, du diocèse. Alors on l'a traité de fou... il est seulement étonnant qu'un jour on l'ait jugé guéri, — et destiné à la cure de Lumbres que devaient, en peu de temps, rendre célèbre sa sainteté rayonnante et surtout, au confessionnal où la foule bientôt se pressa, le don miraculeux de clairvoyance.

Pas plus à Lumbres qu'à Campagne il ne goûtera de paix, car tel est le sombre destin qu'il s'est choisi et qui vingt ans l'écrasera.

Son ennemi est là, toujours ; ses chemins sont divers ; — ainsi dans leur première rencontre, le voyait-il, devant, derrière, à gauche, à droite ; pour alimenter le bûcher du désespoir, Satan jette maintenant les fagots de l'orgueil ; il souffle le délire de la connaissance et le désir du néant. Sa victime en arrive un jour à caresser la mort, à vouloir hâter sa venue... Alors c'est en haut qu'il lève son regard. Jamais il n'a prié avec cette volonté dure. « Jamais

(1) L'auteur, me dit-on, a déjà consenti à cette objection.

sa voix ne parut plus forte entre ses lèvres... mais pareille à un grondement prisonnier dans un bloc d'airain. Jamais l'humble thaumaturge dont on raconte tant de choses, ne se sentit plus près du miracle, face à face.... Il baisse les yeux sur la terre ».

« C'est alors que par deux fois la porte basse qui donne sur la route de Chavranches, claqua... » L'épisode qu'il va nous falloir résumer, et bien qu'il ne soit pas l'essentiel du livre, contient les plus belles pages, celles qui nous introduisent le plus loin dans la vie spirituelle, celles que nous lisons d'une âme plus émue. Point d'inégalités, de confusion, ni de redites; nous sommes conduits sans possibilités de résistance, où veut le romancier. Nous savons que tout ceci est vrai et connu, qui presque jamais ne fut dit. M. Bernanos, nous le répétons, eut des devanciers, et peut-être des guides; il les a écartés, ces pionniers (si peu nombreux!) il les a dépassés ici.

A quel moment précis?

C'est quand, sollicité de faire un miracle, Donissan en a senti pressante la possibilité. Il hésite, recule, revient, tiraillé, torturé. Refusera-t-il le don prodigieux? Sera-t-il si insensé que d'y croire? Un enfant est là qui vient de mourir, car il est arrivé trop tard à son chevet...

« Il prête l'oreille, il attend. Il est là même où le voulait mener le vieil ennemi qui n'a qu'une ruse. Avili, foulé, répandu à terre comme une lie, écrasé d'un poids immense, brûlé de tous les feux invisibles, repris à la pointe du glaive, encore percé, tronçonné, son dernier grincement couvert par le cri terrible des anges! ce vieux rebelle, à qui Dieu n'a laissé pour défense qu'un unique et monotone mensonge... Tu sauras... Tu vas savoir... »

Je ne connais pas M. Bernanos, ni son âge, ni ses projets. Un homme qui écrit de telles choses est fait pour enrichir la littérature de notre pays; nous attendons encore beaucoup de lui.

Un curé du voisinage, M. Sabirous, aux pieds de qui le saint tenté de Lumbres a étendu l'argoise sans nom de son déboire et de ses doutes, a, malgré sa médiocrité et même sa jalousie, connu passer le surnaturel; il va presque contraindre le « Saint de Lumbres » qui d'abord avait fui, de revenir auprès de l'enfant mort... mais après qu'il aura entendu de lui quelles paroles inouïes! Il aura peine à comprendre cette prodigieuse intelligence éclairée de tous les feux de l'enfer, de toutes les lumières de la foi, dénonçant la puissance que le temps ne vaincra pas, qui mourra seulement avec le temps... « Pour un prêtre érudit, courtis, politique, qu'est-ce que le diable, je vous le demande? A peine ose-t-on le nommer sans rire. Ils le sifflent comme un chien. Mais quoi? peuvent-ils l'avoir rendu familier? Allez, allez! c'est qu'ils ont lu trop de livres et n'ont pas assez confessé. On ne veut que plaie. On ne plaît qu'aux sots qu'on rassure. Nous ne sommes pas des endormeurs. Nous sommes au premier rang d'une lutte à mort, et nos petits derrière nous! »

Qu'il combatte donc et que Dieu l'aide! Nous sommes comme lui transportés de haine; donc qu'il aille et qu'il vainque! Hélas! il sera vaincu.

Dans le moment qu'ayant saisi le petit cadavre, il voit les yeux clos se rouvrir, une tête se redresser sur un cou qui semblait à jamais raidi, l'autre lui souffle l'épouvante de son audace, le persuade de son orgueil. Alors il n'ose plus prier; il accorde à son ennemi sa défaite. Il a pensé : Dieu me doit, Dieu me donnera, ou tout n'est qu'un songe. « De l'autre ou de vous, dites quel est le maître. » Folle parole. Amoureux blasphème!

Et quand le corps est retombé de ses bras sur le lit, retentit derrière lui un cri terrible, suivi d'un rire épouvantable. Est-ce Satan, ou la mère devenue folle qui avait tout vu et qui hurlait sans relâche son espérance insensée : « Il vit, il vit : il va revivre! »

L'abbé Donissan ne se relèvera pas de l'accablement où ce coup le laisse. Il a éprouvé dans le même instant la lancinante atteinte de l'angine de poitrine qui vientôt va l'emporter.

Nous verrons approcher sa mort avec l'anxiété la plus pénible. Eh quoi? pas de répit! Les saints du ciel et les anges ne feront pas un seul pas vers celui qui gravit, les genoux déchirés et la poitrine ouverte, humilié, vaincu, découragé...

Je n'y crois pas, malgré toute l'éloquence, et parfois toute la logique du roman de M. Bernanos. Un rude livre, trop violent, injuste! admirable caute pour brûler nos chairs malades; mais préservons les parties saines de nos cœurs, celles qui remplissent encore une grande espérance. Il est bon d'augmenter notre haine de Satan par la connaissance que nous prenons de lui, mais craignons l'excès de nos craintes.

Le saint de Lumbres mourra dans son confessionnal, crispé,

tendu, debout, face à celui qu'il n'a cessé de braver. Tout lui fut épreuve et douleur, et surtout le don miraculeux de clairvoyance. A ses pieds, des pécheurs pantelants, « tous les mêmes!... menteurs encore, toujours! » pas un digne du sang versé par le Christ, pas un en qui le saint ne discerne la proie déjà conquise par l'autre sans efforts; son dernier geste sera pour la lui disputer... On ne nous dit pas qu'il y parvienne. Alors nous?... De nous qu'advient-il? Comment lutterions-nous avec des armes à ce point inégales, nous les possédés de nos fautes anciennes, de celles de nos parents, et jusqu'à Eve?... Et à quoi bon?

L'auteur s'est plu à nous terrifier; il ne nous cèle rien de la gravité du mal. Pourtant il n'ignore pas le remède; il nous l'a indiqué dans un épisode que j'eusse aimé qu'il rappelât lui-même à la fin pour en tirer les conséquences.

C'est quand Donissan, pour la première fois, perçoit par ses yeux de chair ce qui reste caché au plus pénétrant : une conscience humaine; celle d'un carrier qui le précède de son pas tranquille. « Cette âme tout à coup découverte l'emplissait de respect et d'amour. C'était une âme simple et sans histoire, attentive, quotidienne, remplie de pauvres soucis. Mais une humilité souveraine, ainsi qu'une lumière céleste, le baignait de son reflet ». Et l'auteur poursuit : « Quelle leçon pour ce pauvre prêtre tourmenté, obsédé par la crainte, que la découverte de ce juste ignoré de tous et de lui-même, soumis à sa destinée, à ses devoirs, aux humbles amours de sa vie, sous le regard de Dieu! » ici, je voudrais ajouter : Quelle heureuse leçon pour nous!

L'abbé Donissan s'était offert à la tentation du désespoir; elle l'avait accablé; il avait emporté, attaché à ses flancs « l'affreux compagnon tout éclatant d'un rire immense », il n'a plus vu que son règne et lui. « Il se dérobe — dit-il — comme il ment, il prend tous les visages, même le nôtre... Il est dans le regard qui le brave, il est dans la bouche qui le nie. Il est dans l'angoisse mystique, il est dans l'assurance et la sérénité du sot. Prince du monde! »

C'est la vérité. Non tout entière.

Pas un prêtre qu'il consulta n'a su rappeler au « saint de Lumbres » : Et Jésus? Et Marie? Et le simple amour et confiant?...

Nous nous plaçons à regarder le rustre qui chemine devant lui, à découvrir dans une âme claire des possibilités rassurantes contre des suggestions jansénistes. C'est à l'approche de ce brave homme que Satan s'est enfui. Que cela est consolant! Il nous surprend que le saint n'en ait jamais rencontré d'autres. Nous avons près de nous de puissants exorcistes : humbles gens, vertus modestes, admirables, peut-être imitables...

Que demeure cette espérance sur nous, qui assistons — avec accompagnement de jazz-band — à la fin atroce du monde.

LOUIS ARTUS.

Un grand sociologue catholique Giuseppe Toniolo⁽¹⁾

II

L'HOMME INTIME

Le *Journal spirituel* nous l'a révélé tout entier.

Parlant de ces feuillets où s'est inscrite au jour le jour la vie intérieure de ce chrétien d'élite, j'évoquais, dans la *Page sociale* du XX^e siècle (28-11-1924), l'image de sources secrètes jaillissant au flanc de hautes montagnes, loin des regards de la foule, connues seulement des promeneurs hardis qui aiment les sommets et ne craignent pas les sentiers tortueux. La masse des touristes se contente d'admirer les lacs épanouis comme de grandes fleurs bleues,

(1) Cf. *Revue catholique des idées et des faits*, du 11 juin 1926.

elle se soucie peu des minces filets d'eau qui sourdent de-ci de-là, se rejoignent au prix de mille détours et par dessus mille obstacles, pour former ces joyaux resplendissants serties au creux des vallées.

La source secrète, l'humble filet d'eau, c'est la page du *Journal spirituel* ou de la correspondance où l'homme a livré les richesses de sa vie intérieure. Le lac épanoui, c'est la vie publique, l'œuvre de science ou d'art qui n'ont été possibles que grâce à cette vie intérieure abondante et pure. Qu'il s'agisse d'Ozanam, de Veuillot, d'André-Marie Ampère, qu'il s'agisse de Toniolo ou du cardinal Mercier, la comparaison porte, le rapport est le même.

* * *

Ouvrez le *Journal spirituel*. Vous y rencontrerez à chaque instant cette pensée que notre vie extérieure est le reflet de notre vie intérieure. Toniolo est d'accord avec les sages de tous les temps, y compris les meilleurs parmi les païens, pour témoigner avec insistance de cette étroite relation.

Mais c'est en chrétien qu'il parle lorsque, pour fortifier et clarifier cette vie intérieure, il fait un appel pressant aux moyens surnaturels : la prière, la communion, la pratique des vertus en union complète avec Notre-Seigneur-Jésus-Christ. Il répète ici la leçon des saints de tous les âges.

« L'élan de nos énergies sociales a défailli, écrit-il, dans la proportion où elles se sont soustraites, inconsciemment peut-être, aux larges influences du surnaturel... En vain, l'action extérieure paraît-elle ordonnée et féconde suivant les desseins de la Providence sans que la précède et l'accompagne constamment la vie intérieure, c'est-à-dire l'exercice des vertus intimes dans la réforme quotidienne de soi-même... Voilà d'où tire origine l'efficacité de notre action extérieure : dans la piété intérieure... *Pietas ad omnia utilis est.* »

* * *

Nul jansénisme d'ailleurs dans cet effort d'amélioration.

Il n'a pas scrupule de noter, le besoin de nourriture, de repos, de distraction qu'il éprouve plus que d'autres peut-être et il cherche à y satisfaire dans l'ordre et la mesure. Il semble avoir souffert d'une complexion délicate, d'une tendance à la contention d'esprit, d'une propension au scrupule ; et il s'ingénie à y remédier par tous les moyens, petits et grands, que la Providence met bénévolement à sa portée.

Il écrit entre autres résolutions : « Faire usage, régulièrement et souvent, mais en petite quantité, des aliments et boissons... Chaque jour, trois heures au moins de promenade et distractions, surtout le soir. Environ chaque quinzaine une promenade et une distraction particulière. En général, être gai et enjoué.

Durant l'été, éviter les travaux intensifs. En automne, interrompre tout travail pendant quinze jours consécutifs et me consacrer aux promenades, distractions, travaux manuels, conversations, lectures agréables. De plus, de temps à autre et, suivant les circonstances, suspendre partiellement le travail. »

Voilà quelques règles d'hygiène physique, intellectuelle et morale de ce laborieux, qui se dépensa en de multiples œuvres de science et d'apostolat jusqu'à l'âge de septante-trois ans !

* * *

Mais s'il fait cas de telles recettes pour se soutenir et progresser, dans la vie chrétienne, il compte bien davantage sur la pratique, chaque jour plus parfaite, du renoncement à soi-même, à ses aises, à ses goûts — même en matière d'études — de la confiance en son confesseur en qui il voit le représentant de son divin Maître, surtout de l'abandon à la Providence.

Nombre de pages rendent le même son que des versets de l'*Imitation* : « Je ne me plains pas, note-t-il, le 5 juin 1882, des peines que me causent les chaînes de ma volonté : Non, Seigneur, je les accepte comme pénitence de ma désobéissance jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'en alléger. Mais je souffre au plus intime de mon âme. » et, plus loin : « Oh, mon Dieu ! je sens bien la grandeur de ma promesse, les difficultés provenant de faiblesses physiques et mentales qui m'entraveront, les graves fautes quotidiennes, les répugnances de l'amour-propre, les suggestions diaboliques. Mais, Seigneur de mon cœur, je m'humilie devant vous ; je vous promets de ne point me confier en moi ; je confesse de ne pas mériter cette grâce ; cependant en vous priant patiemment, avec persévérance, avec le remords de mes péchés, avec une grande pureté d'intention, en m'abandonnant totalement en vos mains, j'ai la foi très ferme de maintenir le pacte que je conclus avec vous. »

* * *

Toniolo est profondément convaincu que toute la doctrine évangélique est à base d'humilité et de douceur. — « *Mitis sum et humilis corde* » — que Dieu se donne aux humbles et que les doux posséderont la terre. On lui a rendu ce beau et rare témoignage : « Jamais une parole amère n'est sortie de sa bouche ».

« Je promets d'être très humble, inscrivait-il dans ses rédactions, très obéissant, très patient... en m'abandonnant dans les bras de mon confesseur, et par son moyen dans l'amour de Jésus... Je déclare me proposer de vouloir compenser le temps, les forces, les grâces jusqu'alors perdues, par une pratique plus stricte, plus constante, plus courageuse de l'humilité, particulièrement de l'humilité d'esprit... »

« J'ai promis d'adopter comme moyen de correction et de progrès spirituel, la simplicité, de pratiquer l'humilité en cherchant la volonté de Dieu et non la mienne. » Et encore : « Cheminer le plus possible en présence de Dieu avec grande humilité et confiance. S'exercer à l'humilité : envers Dieu par l'obéissance prompte, généreuse, aveugle, joyeuse, à ses divines volontés ; envers soi-même, par la méfiance de soi et la mortification (cette mortification doit s'exercer surtout spirituellement en renonçant au vouloir propre et en gardant le silence avec les autres) ; envers le prochain, en masquant ses défauts, en y compatissant et en le traitant avec douceur. »

* * *

Et toujours, pardessus tout, ce *leitmotiv*, qui n'est d'ailleurs que l'épanouissement de l'humilité chrétienne, puisque l'humilité est un aspect de la vérité, puisque l'humble se rend compte qu'il n'est rien et que Dieu est tout, qu'il est l'infiniment pauvre devant l'infiniment riche et l'infiniment bon.

« Vivre en un parfait abandon dans les bras du Seigneur en accomplissant sa sainte volonté dans la tranquillité de l'esprit, la sainte liberté, l'humble mais large confiance en la grâce suprême, dans la patience absolue, quels que soient les obstacles intérieurs et extérieurs qui m'entravent... J'ai été stimulé aujourd'hui par mon confesseur qui m'a invité à me défier absolument de moi en toute chose, de mes lumières, de mes forces physiques, de mes vertus morales, des hommes, de tout avantage naturel afin d'espérer uniquement et fermement d'autres avantages surnaturels. » Il se donne à lui-même ce conseil : « Confie-toi seulement à Dieu avec pureté et ardeur en éloignant tout découragement... La confiance en Dieu, en conservant toujours l'esprit serein et même joyeux à tout prix. »

Qui n'a lu avec une vive émotion la prière sublime et simple, que traçait sur son carnet ce savant à l'âme enfantine qu'était André-Marie Ampère ?

« L'esprit qui nous éloigne de Dieu, l'esprit qui nous éloigne du vrai bien, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement.

« Il faut devenir simple, humble et entièrement détaché des hommes; il faut devenir calme, recueilli et point raisonneur avec Dieu.

« La figure de ce monde passe. Si tu te nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. Mais la vérité de Dieu demeure éternelle; si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle.

« Travaille en esprit d'oraison. Etudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état; mais ne les regarde que d'un œil, que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle.

« Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille; que l'autre soit toujours ouverte à ton ami céleste.

« N'écris que d'une main; de l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père.

« Que mon âme reste ainsi unie à Dieu et à Jésus-Christ. Bénissez-moi, mon Dieu! »

Voulez-vous en entendre l'écho, le voici dans le *Journal* de Toniolo :

« Etudier avec simplicité de cœur et d'esprit en présence de Dieu. Espérer en Lui, source de toute science. Dans toutes les difficultés, et responsabilités du travail, s'appuyer sur la croix

beaucoup plus que sur ses propres efforts et la science livresque. »

Quand on a lu ce *Journal*, quand on l'a repris et médité, on comprend que Mgr Minorette, au lendemain de la mort de Toniolo, ait parlé de « sa sainteté ».

Et comme il est toujours bienfaisant de fréquenter une âme sainte, j'ai lieu de croire que ceux qui, à mon exemple, iront à ces pages spirituelles, y trouveront quelque joie et quelque réconfort.

« Qui s'approchera d'un grand feu sans en ressentir un peu de chaleur », demande l'*Imitation*?

Le *Journal spirituel* de Toniolo est de ces livres qui nous arrivent — attentions gracieuses de la Providence — au milieu des tracas, des déceptions, des souffrances et des tentations d'ici-bas, à la manière d'un rayon de soleil balayant les nuages du ciel après une journée de pluie. Quelle impression de sérénité, de paix, de joyeuse chaleur porte avec lui ce rayon de soleil!

GEORGES LEGRAND.

Errata. — Dans la première partie de cette étude, publiée le 12 juin, il faut lire, à la page 12, au lieu de Villeneuve-Bayemont, Villeneuve-Bayemont; à la page 14, lire les deux premières lignes comme suit : à ses yeux, est caractéristique du mouvement démocratique, entendu dans le sens social, je veux dire le développement aussi intégral que possible des énergies; à la page 14, ligne 18, au lieu de pseudo-démocrates, lire pseudo-démocraties.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Léopold II

La Belgique aura connu en notre âge deux grands hommes qui suffisent à l'illustrer, son grand Cardinal et son grand Roi. La gloire escorta le premier de son vivant, elle ne s'est levée que sur la tombe de l'autre. La vie du prince de l'Eglise fut une ascension continue vers Dieu, la vie du monarque un déploiement continu de puissance humaine.

L'histoire les placera très haut, mais à des hauteurs diverses. Sans attendre davantage le recul des années qui ouvre des perspectives favorables à l'optique, le comte Louis de Lichtervelde vient d'anticiper sur le jugement de la postérité en taillant de sa plume un monument à Léopold II.

Cette hâte se justifie par l'accomplissement d'un devoir de réparation envers cette mémoire, longtemps méconnue, obscurcie, et que la guerre a fait resplendir dans tout son éclat. Abreuvé d'avaries dans ses dernières années, frappé par le décret public, déshonoré dans sa mort par les chiennes d'enfer qui s'acharnèrent jusque sur sa dépouille non encore refroidie, il laissait dans l'opinion de la masse l'idée d'un égoïste monstrueux, père sans entrailles, cœur sec, avide de domination et de richesse, tirant des hommes tout ce qu'ils pouvaient lui donner, puis les délaissant comme on rejette l'orange dont on a exprimé le jus, marchand d'ivoire et de caoutchouc, exploitant de chair humaine, incarnant le capitalisme dans tous ses excès et féru du militarisme le plus odieux.

On finit par ne plus voir que ses erreurs et ses fautes. La mésentente et la désaffection creusèrent entre lui et son peuple un large fossé de séparation. Certes, il y eut toujours des esprits sages qui surent l'apprécier à sa juste valeur; ils étaient le petit nombre et l'esprit de parti, le seul dominant en Belgique, ne cessa de dicter les jugements les plus sévères.

Les événements ont marché, la guerre qui fut la pierre de touche de tant de renommées, en donnant raison au gardien vigilant de la défense nationale, fit apparaître Léopold II dans la vérité de son rôle. La crise économique d'après guerre découvrit aux plus aveugles l'importance de notre colonie du Congo. Sur le fond tragique des événements sa pensée s'évoqua soudain comme celle

de l'homme qui eût été seul capable de leur tenir tête et de conjurer les malheurs de la patrie. On ne cessa depuis 1914 de se retourner vers lui et il se trouva que cette figure se dressant à l'horizon prit enfin ses proportions réelles.

En attendant que se dresse sur la place du Trône, à Bruxelles, au port, à Anvers, la statue que lui doit la reconnaissance publique, l'initiative du baron Empain, mettant au concours le récit du règne de Léopold II, vient de permettre à l'histoire véridique de faire entendre sa voix.

Le comte Louis de Lichtervelde était bien préparé à cette tâche par ses écrits antérieurs sur la *Monarchie en Belgique* et le *Congrès national* de 1830. Il a de l'historien des qualités qu'il réunit au plus haut chef : la patience à rechercher, à compiler toutes les sources pour rassembler les faits et constituer ses dossiers, la promptitude à discerner les grandes lignes, à démêler les courants, la saine impartialité qui refuse la parole à la passion et ne la donne qu'à la raison équitable, la science politique qui seule permet d'asseoir un jugement ferme, enfin l'art de composer un tableau, de dessiner un portrait. Le style, qui ferait désirer parfois plus de vivacité et de chaleur, ne manque jamais de précision ni de finesse, il a la belle transparence qui convient à l'histoire et tout lecteur remarquera, même à travers les imperfections, l'agrément répandu sur ces pages imprégnées de sel attique.

Cette œuvre de réparation nationale sera-t-elle ratifiée en tout point par la grande histoire et celle-ci ne mèlera-t-elle pas plus d'ombres aux clartés?

J'incline à le croire, mais je veux simplement dire ici l'impression générale que laisse au lecteur le livre une fois fermé.

* * *

L'homme que nous dépeint son historiographe est de qualité tout à fait supérieure. Il a dans l'intelligence une hauteur de vues, une largeur de conception, une envergure d'aigle capable d'embrasser le monde entier. Il a dans la volonté la profondeur, l'énergie, la ténacité dans la poursuite de ses desseins grandioses, la souplesse et l'habileté. Sa mémoire est prodigieuse, son imagination infiniment fertile, il eut des intuitions géniales et la puissance créatrice : idéaliste passionné et froid réalisateur.

Dans son introduction, le comte de Lichtervelde l'apparente à

Bismarck et Cavour qui forgèrent l'unité allemande et l'unité italienne sur l'enclume de leur volonté. Comme eux, il bande tous les ressorts de son activité, s'acharne au but sans trop s'embarasser des moyens.

Il y a du Louis XIV chez Léopold II, un Louis XIV à la moderne. Roi des pieds à la tête, identifié à sa charge, incarnant l'Etat, ne respirant que pour son pays. A la tête d'une grande nation, il aurait exercé sur les destinées de l'Europe et du monde une influence prépondérante.

Roi constitutionnel d'un petit pays, « le géant logé à l'entresol », comme disait le duc d'Ursel, ne se résigne pas à la médiocrité, mais adapte son génie à toutes les contingences du milieu.

Ce qui frappe, c'est l'unité de sa vie et la continuité de sa pensée. Il semble né avec son impérialisme, il a conçu son idéal à l'école de l'histoire, il en est déjà tout pénétré lorsque, duc de Brabant, il aborde la tribune du Sénat, et tout son règne se trouve déjà contenu en germe et en puissance dans les discours qu'il prononçait à cette époque et dont la portée échappa complètement à ses contemporains. Il aura toujours présentes à son esprit les destinées de la Grèce, de Venise, du Portugal, des petits pays qui par la mer se sont ouverts les vastes horizons des colonisations lointaines. La Belgique fut son enfant, son unique, à vrai dire, il ne supporta pas un instant qu'elle restât la petite Belgique, il la voulut grande ardemment, passionnément, pendant les quarante-quatre années de son règne, jusqu'à son dernier souffle. Par le déploiement et la mise en valeur de toutes ses richesses, par la conquête d'utiles et nombreux débouchés, par la création d'un empire colonial où la mère-patrie déverserait le trop-plein de ses forces et qui servirait d'exutoire aux ardeurs bouillonnantes de la jeunesse, bref, par cette politique impériale, le roi voulut faire de son peuple un grand peuple, de la Belgique, un grand pays.

D'autre part, les yeux fixés sur la carte de l'Europe, tandis que presque tous ceux qui l'entouraient s'absorbaient dans les questions intérieures, Léopold II, suivant avec une attention aiguisée par son patriotisme le jeu de la diplomatie et les répercussions des événements, se préoccupa, sans une heure de défaillance, de notre sécurité. Sentinelle sur le rempart de la patrie, il ne s'arrêtait pas de nous avertir des dangers courus, il claironnait infatigablement la consigne du devoir, l'appel à la défense du pays. Il demanda le service personnel dès 1871 pour nous faire une armée qui ne fût pas une armée de pauvres, de mercenaires, mais une armée nationale, à la hauteur des obligations qu'entraînait notre neutralité, hélas, il ne pourra signer cette loi de salut public qu'en 1909, d'une main défaillante, à l'approche de la mort.

C'est assurément une page douloureuse de notre histoire que ce long conflit entre la royauté vigilante et les partis distraits, tout spécialement entre le Roi, conscient de sa mission et les conducteurs de l'opinion catholique. Il avait raison, mille fois raison, nous avions un joyau et nous ne voulions pas le mettre à l'abri dans un solide coffre-fort. A des publicistes qui faisaient l'opinion la guerre apparaissait comme une chimère, la neutralité, érigée en dogme, comme un mur de défense inviolable dont aucun belligérant n'oserait s'approcher seulement. L'armée était à ce point tenue en suspicion par le clergé que de marquer pour elle quelque sympathie suffisait à disqualifier un catholique assez indépendant pour ne pas lui dire raca. La caserne était réputée lieu de perdition, le remplacement, l'unique sauvegarde possible des immunités ecclésiastiques. Le *Meeting* d'Anvers faisait une loi sacrée à tous les parlementaires de sa clientèle de s'opposer à toutes charges militaires. Pas un homme, pas un canon : c'était la réponse à « l'ogre militariste ».

Lamentable situation qui devait nécessairement mettre aux prises la conscience du Roi et les dispositions du pays. Par là s'explique l'attitude de Léopold II dans le gouvernement intérieur et le comte de Lichtervelde ne se trompe pas quand il assigne cette cause secrète au renvoi du ministre d'Anethan, en 1871, au renvoi de MM. Woeste et Jacobs en 1884.

Il nous a fallu l'invasion et la guerre pour nous dessiller les yeux, pour nous faire comprendre qu'il avait raison le grand Roi quand il proclamait dans son fameux discours de Bruges la nécessité, pour un peuple qui ne veut pas mourir, de défendre sa liberté et son indépendance. Nous avons compris enfin la clairvoyance prophétique qui fit construire les forts d'arrêt sur la Meuse et versé des larmes sur la brèche restée ouverte à Visé, par laquelle est entré l'ennemi. Sans doute, d'autre part, toutes les intuitions de Léopold, qui après tout n'était pas un Napoléon ou un Frédéric II, ne furent pas vérifiées, et il devint manifeste, par exemple

que la conception du fameux réduit national de la place d'Anvers n'était pas en harmonie avec les progrès immenses de l'artillerie. Mais il reste vrai que le grand Roi avait vu clair en nous dénonçant le péril et que nous avons chèrement payé notre incroyable aveuglement.

* * *

Le comte de Lichtervelde montre admirablement l'immense bienfait de la monarchie, d'une dynastie dans laquelle le souci du bien commun est héréditaire, dont l'intérêt coïncide avec l'intérêt national et qui seule est capable, à travers les vicissitudes des événements, le flux et le reflux de l'opinion, en dépit de l'instabilité ministérielle, d'une politique continue et traditionnelle.

La création du Congo a permis à Léopold II de donner toute sa mesure; c'est le triomphe, le chef-d'œuvre de l'habileté diplomatique. Il y a encore quelque obscurité sur la genèse de ce grand œuvre, mais nous en savons assez pour demeurer stupéfaits d'admiration devant le génie de ce conquistador nouvelle manière qui, sans coup férir, par la séduction qu'il exerce sur Stanley, par l'évolution de la Conférence géographique de 1876 tenue dans son Palais de Bruxelles et aboutissant au Congrès de Berlin, s'est taillé le vaste empire du Congo, a su en affermir les frontières, y asseoir sa domination, puis, après l'avoir organisé, en doter la Belgique.

Il faut lire cette épopée dans l'ouvrage que nous analysons, revivre avec l'auteur les heures héroïques où, à deux doigts de la faillite, le Roi est sur le point de voir tout sombrer, admirer l'énergie surhumaine et l'incommensurable adresse avec lesquelles il déjoue toutes les oppositions, s'assure les aides financières sans abdiquer ses droits, triomphe enfin de toute l'Europe coalisée contre lui.

Là encore la Belgique fut lente à le comprendre et il rencontra une hostilité presque universelle qui aurait paralysé un autre homme que lui.

Le comte de Lichtervelde ne pouvait pas passer sous silence la politique coloniale de Léopold II qui fut l'objet de condamnations sévères et amena contre lui l'opinion internationale. Le régime, dit léopoldien, le travail forcé, le sixième au moins de la Colonie réservé au Souverain du Congo et exploité au profit de la *Fondation royale*, les criants abus qui alimentèrent la campagne des Casement et des Morel en Angleterre et celle des socialistes en Belgique : sur tout cela l'auteur, sans rien dissimuler, émet des jugements empreints de modération qui désarmeront peut-être l'histoire.

Il est établi aujourd'hui que le Roi, qui avait aboli la traite des nègres, ne fut pas le négrier tant conspué, il n'a pas créé le domaine royal pour s'enrichir mais pour subvenir à des dépenses d'embellissement et, en somme, au profit du pays. Il réprima les abus que lui révéla une enquête. Il eut le tort très grave d'ériger en système permanent le régime du travail forcé, condamné avec tant d'autorité par Banning, sagement combattu par Beernaert, et qui ne pouvait être toléré que comme mesure temporaire aux heures difficiles du début. Dénué de subsides de la mère-patrie, frustré par l'Acte de Berlin des droits d'entrée, ayant jeté près de 20 millions dans le gouffre, y exposant chaque année sa liste civile, réduit aux abois, on conçoit que le Souverain ait eu recours à la violence pour tirer de la colonie des ressources impérieusement réclamées. Mais après cette passe pénible, il fallait tarir la source des abus par l'établissement d'un régime humain et vraiment civilisateur.

Sous l'empire de la réprobation publique, il fallut bien que la Belgique, indirectement atteinte à travers les attaques dirigées contre le Roi, recueillit le pouvoir avec les responsabilités. La cession fut pénible, elle revêtit l'aspect d'un marché, elle fut débattue sans grandeur ni noblesse, enfin, en 1901, Schollaert eut le mérite de terminer cette affaire, de recevoir du Roi la Congolie pour en investir la Belgique.

C'était enfin réalisé, presque malgré lui et presque malgré elle, le grand rêve de toute sa vie.

* * *

Léopold II s'impose de plus en plus à l'admiration de la postérité comme un grand roi. La terre même de Belgique, suivant un mot si juste de l'auteur, « porte témoignage pour lui après sa mort, il emprunte au sol qui ne meurt pas les éléments de sa durée, par ces constructions qui ont transformé la capitale et le pays tout entier.

Il a tracé dans l'histoire un sillon ineffaçable. Il a pétri de ses mains cette Belgique récalcitrante, et, malgré toutes les entraves constitutionnelles et toutes les oppositions, il a façonné la grande Belgique.

Il serait entré plus tôt en possession de la gloire, si son incontestable grandeur s'était auréolée de la beauté morale. Se croyant d'une essence supérieure à celle de l'humanité, il paya, hélas, large tribut à la faiblesse humaine. Placé au faite de la nation, concentrant sur lui tous les regards, il étala les scandales de ses passions séniles sous les yeux d'un parti qui montait à l'assaut de la famille et de l'ordre. Il ne comprit pas qu'il trahissait sa mission. Il ne comprit pas ce que la dignité de la vie ajoute à la grandeur et ce qu'elle confère de puissance au crédit.

Le sens de l'Etat qu'il poussait aussi loin qu'il est possible et le sens dynastique qu'il identifiait au premier le firent paraître sans cœur dans sa rigide attitude à l'égard de ses filles. Les cruelles disgrâces qu'il infligea à ses collaborateurs les plus dévoués, les Banning, les Lambermont, les Beernaert, à partir du jour où leurs vues ne coïncidaient plus avec celles de l'impérieux monarque, ne sont pas faites pour l'absoudre de sa sécheresse.

Il est clair aussi que sur la fin de sa vie sa mégalomanie ne semble plus connaître de bornes et qu'il s'est grisé de ses succès financiers.

L'histoire définitive marquera, peut-être, davantage ces ombres. Elle saluera le grand homme, elle ne dissimulera pas qu'il boitait.

J. SCHYGENS.

P. S. — On nous a fait observer que le trait final de notre chronique « Hommage des religieux au Cardinal Mercier » pouvait prêter à l'équivoque en paraissant englober dans une critique particulière tout un Ordre religieux. En vérité, ce trait dans notre pensée, comme dans le contexte d'ailleurs, ne visait qu'une personnalité. Nous sommes heureux de saisir cette occasion de rendre hommage à la Compagnie de Jésus à l'honneur de laquelle nos sentiments bien connus nous interdisaient de porter la plus légère atteinte.

J. S.

FRANCE

Un portrait de Briand

D'après un article de M. George Harvey, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Londres : Aristide II. Briand le pacificateur de l'Europe dans *The North American Review* de mars-avril mai 1926.

Un matin d'août 1921 les membres du Conseil Suprême interallié s'assemblaient au ministère français des Affaires étrangères.

Sur le coup de onze heures ils prenaient place autour du tapis vert : le très honorable Lloyd George à la droite du Président, le massif Lord Curzon à côté de M. Lloyd George, le gigantesque ambassadeur Harding à côté de Lord Curzon.

A la gauche du Président s'asseyaient : M. Loucheur, le maréchal Foch et un petit général au visage vif dont l'auteur a oublié le nom.

A la droite des Britanniques on voyait le volumineux Bonomi, Premier ministre d'Italie, et le ministre des Affaires étrangères marquis della Torretta qui ressemblait à s'y méprendre à ce Wayne Mac Veagh dont la mort nous a fait verser à tous de si abondantes larmes ; puis les Japonais Ishii et Hayashi, enfin les Belges MM. Jaspar et Theunis.

Soudain les conversations s'arrêtent. Aristide Briand, président du Conseil français pour la septième fois, venait de faire son entrée, vêtu d'une redingote toute en plis et de pantalons qui ressemblaient à des sacs. Il avait l'air d'un brigand, mais parla comme un ange. Il donna la parole à M. Lloyd George, puis se rejeta avec indolence en arrière et ferma à demi les yeux.

Il resta impassible pendant que le « Premier » britannique haranguait l'assistance ; à un certain moment cependant sa grosse moustache sembla dissimuler un sourire : c'était lorsque M. Lloyd George selon son habitude déclarait que cette conférence à laquelle il assistait était la plus importante de toutes. M. Briand ne comprend presque pas l'anglais, mais le Premier ministre britannique avait répété cette formule sacramentelle tant de fois déjà que le son de ces paroles avait fini par devenir familier à Aristide Deux.

C'est le cas de rappeler cette boutade de Clémenceau :

« Poincaré sait tout et ne comprend rien ; Briand ne sait rien, rien, mais comprend tout, tout. »

Et alors que les longues périodes fleuries de Bonomi étaient énoncées en trois langues, M. Harvey se demandait pourquoi Briand avait pour prénom Aristide. Car de cette humble famille nantaise des Briand, il est permis de dire que son ignorance du français — du français écrit tout au moins — était de beaucoup plus vraisemblable que sa connaissance du grec...

Et pourtant les deux Aristide ont indubitablement certaines choses en commun. Les deux furent bannis : Aristide I — parce que ses compatriotes n'en pouvaient plus de l'entendre appeler « Le juste », Aristide II, parce que ses rivaux s'étaient alliés contre lui. Les deux furent rappelés ensuite : celui-là une seule fois, celui-ci sept, et ce, parce que tous les deux possédaient la complète confiance de leur peuple à un degré qui n'a pas été surpassé par « notre Président bien-aimé » lui-même.

A un certain moment, on a souvent comparé « les deux Bretons » ; mais jusqu'ici, personne n'avait eu l'idée de tracer un parallèle suggéré par le prénom « intuitivement » donné par ses parents à celui qui a su tenir tête avec succès à toutes les tempêtes politiques.

Aristide I était, on le sait, le contemporain de Miltiade et de Thémistocle. Les deux avaient ceci de commun qu'ils ne comptaient dans la lignée de leurs ancêtres ni héros, ni dieux ; ils étaient au contraire d'origine modeste. Les deux, politiciens démocrates, aspiraient à prendre l'ascendant à l'aide du peuple et par le peuple, pour parler comme Grote ; mais sous certains rapports, ils différaient entre eux. Thémistocle manifestait de façon frappante la puissance d'une nature que rien ne venait assister du dehors ; avec sagacité et rapidité il pénétrait les arcanes d'un avenir mystérieux ; il semblait improviser les expédients dans les moments les plus difficiles, sans y réfléchir à aucun degré. Grande aussi était son audace dans l'action, et jamais, au grand jamais, il n'était pris au dépourvu. C'est de Thucydide que nous tenons ces détails ; mais Plutarque y ajoute qu'une passion sans bornes non seulement de la gloire, mais de se produire de toutes les façons possibles, possédait Thémistocle. Il était passé maître dans l'art de se concilier des amis politiques et de battre ses adversaires et ne lésinait pas sur le choix des moyens. Sa moralité était aussi douteuse que son intelligence était éminente.

En ce qui concerne Aristide il était, nous dit Grote, inférieur à Thémistocle du point de vue de la flexibilité, des ressources, de l'art de lutter contre les difficultés ; en revanche, il était infiniment au-dessus de Thémistocle et de tous ses contemporains en général de celui de l'intégrité publique et privée. Cette probité incorruptible et inaccessible à toutes les tentations comme à toutes les séductions rejetait dans l'ombre ses autres qualités, bien qu'adéquates à toutes les situations et le cédant à celles de Thémistocle seules. Cette probité lui valut des amitiés indiscrètes et des inimitiés perfides ; à un certain moment (entre Marathon et Salamine) il fut exilé, mais on le rappela lorsque la situation fut devenue menaçante lors de l'invasion de Xerxès. Il mourut pauvre, et l'Etat dut venir en aide à ses enfants.

Qu'on compare ou non M. Lloyd George à Thémistocle, aucun doute ne saurait subsister quant à l'indéniable ressemblance qui existe entre M. Briand et Aristide. Jamais le premier n'a trompé la confiance du peuple qui le fit Premier ministre pour la première fois en 1909. Il se soucie peu des questions de parti et il lui est à peu près indifférent de se concilier ses amis ou de mécontenter ses ennemis.

Connu déjà comme orateur il était élu député à 36 ans, sous l'étiquette socialiste ; en réalité, il était radical. En ce temps-là, le secrétaire d'Etat Kellogg l'eût empêché, à titre d'orateur révolutionnaire, de venir aux Etats-Unis, et il avait dû son élection à un appel passionné qu'il avait adressé aux troupes stationnées à Saint-Etienne, appel où il leur demandait de se révolter et de se joindre à des ouvriers grévistes.

Mais le sentiment de ses responsabilités ne tarda pas à pousser Briand à modifier le caractère de ses actes, à ce point que, alors même qu'il demandait la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat, ses coréligionnaires politiques ne purent s'empêcher de suspecter ses tendances. Il se vit bientôt dénoncé avec violence par les extrémistes comme un renégat, et comme ses amis le félicitaient un jour d'avoir rompu avec le socialisme :

« Voyez Paul Boncour », leur répondit-il, « qui s'y est enlisé ; il aurait pu aller bien plus loin si, comme moi, il était devenu un

honnête renégat ». Remarque bien caractéristique, grosse de sens, où il y a à la fois un élément de confession et un élément de candeur mais si peu de fiel que son vieil ami ne lui répondit que par quelques phrases pleines d'humour.

Comme M. Lloyd George, M. Briand ne lit jamais de journaux et ce qui plus est, il ne lui en est donné aucun résumé par ses secrétaires. Il n'a pas de livres et n'en lit point. Il tire les renseignements dont il a besoin des discours de ceux qui ont une connaissance approfondie du sujet. Comme il venait de prononcer une harangue éloquentes et profonde sur une question qui avait servi de thème à une ennuyeuse conférence de Freycinet, celui-ci ne put contenir son émerveillement : « Comment », s'écria-t-il, « Briand a-t-il pu prononcer un pareil discours sur un pareil sujet ? »

« Ce n'est pas malin », lui fut-il répondu, « il n'en savait rien en venant ici : c'est de vous-même qu'il aura tout appris. »

Lorsqu'il commence à parler Briand ne sait jamais ce qu'il va dire. L'intuition lui donne la clé, la mémoire les faits, la logique les arguments, un don inné la persuasion.

Il adore parler. Sa voix, ses yeux, ses mains parlent tous à la fois sur un fond d'esprit et de suave humeur qui n'a jamais été dépassé, et tout cela avec la même simplicité, le même manque d'affectation qui caractérisaient Franklin, son seul rival dans l'histoire comme idole des salons de Paris. Notons à ce propos que les deux ont en commun leur éloignement des intrigues amoureuses (!) ; il y a pourtant une différence : Benjamin Franklin prit femme pour des raisons d'ordre économique, Briand, lui, ne s'est jamais marié par apathie. Récemment, il faisait sensation à une gare de chemin de fer en se hissant sur la pointe des pieds pour embrasser sur les deux joues la femme supérieurement belle qu'est l'épouse du secrétaire d'Etat britannique — et monoclé — aux Affaires étrangères : exploit que nul autre Français, même le plus audacieux, n'eût vraisemblablement tenté d'accomplir. Lady Chamberlain se laissa faire dans les intérêts de l'Entente cordiale.

Sans vouloir diminuer les mérites de Sir Austen Chamberlain, il nous faut pourtant constater que tous ses efforts seraient restés inutiles à Locarno, sans l'esprit d'invincible résolution et d'extraordinaire souplesse du pêcheur d'hommes — et de truites — de Normandie.

L'observateur le plus perspicace à Locarno Sisley Huddleston (un Américain évidemment!), ne s'est-il pas écrié que c'est Briand qui a joué le premier rôle dans les négociations pour la conclusion du Pacte, comme dans la pacification des Balkans ?

A un moment particulièrement critique des pourparlers, ce Français plein de ressources, émule inconscient du sagace Lincoln (naturellement!), s'en va avec le chancelier allemand dans un café peu fréquenté quelconque. Les deux hommes d'Etat y vident force verres de bière, y causent amicalement deux heures durant et voilà les accords faits, et à Londres Briand peut dire :

« Je suis bon Français, vous êtes bons Allemands. Sans renoncer à notre patriotisme, soyons de bons Européens. »

Revenu à Paris, après avoir fait preuve d'une endurance que Job n'avait pas surpassée et que John D. Rockefeller a à peine égalee, Aristide II était accueilli par une nombreuse délégation de mutilés portant une bannière avec ces mots :

« Qu'il soit le bienvenu l'homme qui a garanti nos enfants contre les malheurs qui nous ont frappés nous-mêmes. »

Dans sa réponse Briand profondément ému parla pour la première fois de l'« esprit de Locarno ». La caricature allemande le ménage depuis lors : il n'est pour elle qu'un furet vieux et rusé. Comme tout est relatif ici-bas, il est permis de voir dans ce détail un progrès sérieux de la mentalité allemande depuis l'Armistice.

Sur tout le continent et en Angleterre, en Italie même, la situation de Briand est assurée. C'est à bon droit qu'il déclarait un jour à une Chambre hostile : « Si vous nous renversez maintenant, ce sera une calamité pour le pays. » « Je me raccroche au pouvoir pour la première fois dans ma vie. » Pour lui-même ? Non. Pour la France.

On le met au défi un jour de prouver qu'il connaît tant soit peu la question financière, d'une importance si primordiale pour la République. « Je ne sais rien des questions d'argent », riposta-t-il. « Et comment saurais-je ? Je n'en ai jamais eu. Je n'en ai pas. Je ne connais pas la différence qui existe entre une action et une obligation. Je dois apprendre. »

Aujourd'hui un double et lourd fardeau pèse sur ses épaules : il doit résoudre à la fois le problème intérieur et celui des relations étrangères de la France. Le premier est le plus pressant. Il faut des milliards pour empêcher la banqueroute d'un peuple dont la

richesse et la prospérité sont aujourd'hui — quel paradoxe ! — sans précédent. Jusqu'ici M. Briand n'a fait que lutter avec persistance et apparemment sans espoir. Laissons le « faire des briques sans paille ».

Les problèmes extérieurs sont moins pressants, mais il ne faut pas croire que Locarno ait produit des accords de valeur tangible. Locarno n'a fait qu'ouvrir la voie qui permettra des arrangements de nature pratique et permanente sur une base d'égalité. Dès aujourd'hui l'Allemagne veut être payée comme prix de son consentement à devenir membre de la S. D. N. Elle insiste pour avoir sa part des mandats coloniaux, elle soulève la question de culpabilité de guerre sous prétexte de satisfaire son amour propre : en réalité, elle veut oblitérer tous les engagements contractés par elle à Versailles, puisque le traité de paix a « stupidement » donné pour base à ces engagements non le droit du vainqueur mais la culpabilité supposée de l'Allemagne. Si ce point de vue triomphait la collection des chiffons de papiers s'enrichirait évidemment d'un chiffon nouveau et toutes les obligations de l'Allemagne tomberaient à l'eau.

Les hommes d'Etat du Reich n'ont pas encore, il est vrai demandé aux Puissances alliées d'acquiescer sans réserve à de telles suggestions, mais celles-ci n'en existent pas moins. Il en est d'autres, semble-t-il, plus dangereuses encore, mais jusqu'ici insuffisamment précisées.

Aristide Briand est-il de taille à pacifier un continent ? Peut-il transformer l'esprit de Locarno en faits concrets ? Pourra-t-il jouer le rôle d'un véritable pacificateur là où tant d'autres ont échoué ? Son intuition sera-t-elle plus effective que l'érudition d'un Wilson ou la dextérité d'un Lloyd George ?

L'avenir du monde civilisé dépendra des réponses à ces questions.

Ecrivant il y a bien des années Victor Hugo disait qu'il y aurait au XX^e siècle une nation extraordinaire : grande, libre, illustre, riche, intelligente, pacifique, cordiale à l'égard du reste de l'humanité, doucement grave comme l'est une sœur aînée, étonnée de la gloire acquise par les projectiles en forme de cône et distinguant avec difficulté un général d'un boucher. Une bataille entre Italiens et Germains, entre Anglais et Russes, entre Russiens et Français sera aussi absurde, poursuivait le grand poète, qu'une bataille entre Picards et Bourguignons.

Ce pays, ajoutait-il, ne s'appellera pas « France », il s'appellera « Europe » et plus tard, encore plus transfiguré, il s'appellera « Humanité ».

Que cette vision soit ou non prophétique il est certain que, bien supérieur à tous comme autorité, c'est l'Humanité que Briand personnifie, et que ce sont les Etats-Unis d'Europe qui sont son but ultime. Etats-Unis d'Europe, ne se jalouxant pas réciproquement, mais s'aidant mutuellement et appelés à servir de contre-poids aux Etats-Unis d'Amérique et à coopérer, avec eux, dans l'œuvre de stabilisation de l'amitié et de la concorde mondiales. Loin d'être hostile à de telles aspirations, comme l'Europe semble se l'imaginer, le peuple américain souhaite de tout cœur bonne chance à l'homme qui noblement veut substituer à la violence et à la chicane la douceur aimante d'un Abraham Lincoln (toujours) !

AUTRICHE

L'effondrement du front de terre et de mer

Le baron Ch. de Werkmann publie, dans la Revue hebdomadaire, d'intéressants souvenirs sur les « Derniers jours de l'Autriche-Hongrie ». Nous en extrayons cette page :

« La catastrophe se déroula, sans lien avec les événements de Vienne et de Budapest, à la fois à Prague, à Agram et au front. Le Conseil national tchécoslovaque s'empara du pouvoir le 28 octobre : par là les Tchèques s'étaient séparés de l'Autriche comme les Slovaques de la Hongrie. Le lendemain, les Croates s'unissaient aux Serbes. Quant à l'effondrement du front, je m'appuierai, pour en résumer les péripéties suprêmes, sur un mémoire que m'a remis, en 1920, un de nos plus brillants officiers d'état-major au grand quartier général impérial et royal, le major Glaise von Horstenau.

Jamais le moral de l'armée n'avait été aussi élevé qu'au moment de l'offensive de juin 1918, mais des signes graves de sa décadence se manifestèrent aussitôt après l'échec de cette opération. Les causes morales qui influaient défavorablement sur l'esprit de l'armée, et qu'exploitait une propagande intense de l'adversaire, auraient pu encore être neutralisées longtemps si la situation matérielle avait été meilleure. La ration des combattants ne comportait, en 1918, soir et matin, qu'un peu de café noir sans aucun autre aliment, et à midi l'éternelle portion de légumes secs, sans aucune valeur nutritive, accompagnée d'un peu de fromage ou de choucroute de potiron. On était aussi mal partagé sous le rapport de l'habillement que sous celui de la nourriture. La possession d'un jeu complet de linge de corps constituait une véritable richesse pour un homme. On rencontrait couramment des troupiers qui n'avaient qu'une chemise sans manches, ou sans dos, de simples moitiés de caleçons (1). Des paludéens, tremblants de fièvre, devaient attendre, tout nus, en grelottant, qu'ait fini de sécher le linge qu'ils venaient de laver. Fin octobre, un officier d'état-major trouva dans une caverne de l'Asolone une section d'infanterie en chemise et caleçon. Dehors, la bataille faisait rage et il régnait un froid terrible. Le commandant du détachement expliqua qu'il n'avait d'effets que juste pour les éléments tenant les avant-postes. Un chef d'état-major rendit compte que ses sentinelles prenaient la garde sans culottes, en manteau et en casques de tranchée. Un soldat dalmate disait aux habitants d'un village vénitien : « Nous ne sommes pas des héros, mais des mendiants ». Les terribles privations qu'endurait l'armée attaquaient visiblement, d'une manière effroyable, les forces physiques et morales du soldat et de l'officier. Comme le front était, malgré tout, infiniment mieux ravitaillé que les troupes de l'arrière, il arriva de voir une section de *honved* « désertier » avec armes et bagages du camp d'instruction dans les tranchées. De moins entreprenants rôdaient, en cherchant à se débrouiller, dans la zone des étapes, ou rentraient dans leurs foyers pour s'enrôler dans les « cadres verts ».

ETATS-UNIS

Le catholicisme aux États-Unis

(D'après des articles du docteur E. Dovifat, dans la Germania.)

Tout ce qui constitue le côté matériel et fort imposant du catholicisme américain émane de contributions volontaires. L'Etat n'a pas versé un cent, pas plus qu'il n'a mis sa puissance à la disposition des catholiques pour faire entrer dans leur caisse un liard des contributions volontaires.

Cependant, les dépenses de la « Société religieuse catholique » vont bien au-delà de ce que comportent de pareilles dépenses au sens propre du mot. Outre l'Université catholique de Washington, il existe plusieurs milliers d'écoles primaires (*grammar schools*), comme aussi d'écoles secondaires et supérieures, que l'Eglise catholique entretient à ses frais après les avoir fondées. Sont aussi très développées — comme partout aux États-Unis — les œuvres charitables et de prévoyance sociale, dont l'Etat s'occupe d'une façon générale assez peu.

Aussi, la partie catholique de la population est-elle loin d'être la plus fortunée du pays, et les rois du dollar subventionnent-ils sur une grande échelle d'autres Eglises et même de petites sectes. De toute la population blanche, cette partie catholique s'accroît peut-être le plus rapidement — par les naissances, non par l'immigration. Pourtant, ces organisations financières et économiques fonctionnent de façon excellente. L'influence irlandaise, très puissante jadis, a sensiblement décliné de nos jours.

Si l'Américain est prêt à donner généreusement, il veut savoir

1. Quand M. Funder, rédacteur en chef de la *Reichspost*, me raconta à notre première rencontre après la guerre, ses impressions du front, il me dit textuellement : « Savez-vous quel jour et comment j'ai compris que notre cause était perdue ? C'est quand j'ai aperçu dans les positions italiennes des canons anglais camouflés ». Les Alliés avaient donc assez de toile pour déguiser leur matériel d'artillerie, quand nos hommes n'avaient même plus de linge de corps ! (Note du traducteur.)

comment l'argent sera employé. Mais nulle part, il n'y a autant de collectes et de collectes si variées que dans les églises catholiques d'Amérique. Les églises étant très fréquentées, à New-York et à Washington, notamment, les collectes dominicales régulières seules donnent 400,500 dollars et plus. Il y a, en outre, un très grand nombre de collectes extraordinaires : pour les écoles, pour les pauvres, pour les missions à l'extérieur et à l'intérieur, etc. Chacun verse ce qu'il peut. Quelqu'un a-t-il fait une donation particulièrement importante, voilà son nom affiché, ce qui pousse les autres à l'imiter.

Ces sollicitations perpétuelles feraient peut-être mauvais effet en Allemagne : en Amérique, il en va tout autrement. Et l'Américain donne. Là où, chez nous, les sous s'accumulent lentement, les dollars roulent, ici, joyeusement.

Le produit des collectes dominicales est envoyé à Baltimore à l'autorité archiepiscopale et réparti. Il sert *inter alia* à payer leur traitement aux ecclésiastiques et aux autorités ecclésiastiques centrales. Un prêtre catholique touche en moyenne 200 dollars par mois sans compter le logement.

La presse catholique quotidienne fait défaut, à une exception près. En revanche, il y a beaucoup de feuilles hebdomadaires, dont un grand nombre en allemand, aussi en polonais, en français, en irlandais et en italien.

La plupart de ces journaux ont un caractère populaire et apologetique, d'autres sont à tendances « sensationnelles », tendances que l'Allemand incline à condamner tant qu'il ne s'est pas rendu compte que ces tendances sont intimement liées à l'intensité de la vie américaine. Un bureau central de presse installé à Washington fournit aux feuilles catholiques tout le matériel dont elles peuvent avoir besoin en tant qu'articles, images, nouvelles, etc.

Théoriquement, les catholiques jouissent, dans la vie publique du pays, d'une égalité complète de droits ; en pratique, il n'en est plus tout à fait ainsi. Pourquoi ? Parce que, comme il a été dit, ils ne comptent dans leurs rangs que peu de ploutocrates. D'une façon générale, le catholicisme est plutôt en dehors des groupements — peu nombreux, mais puissants — qui exercent une influence prépondérante dans la politique, la finance et à la Maison Blanche. C'est à ce fait, qu'il faut attribuer la non-élection jusqu'à ce jour, d'un catholique au poste de président de la République et non aux propos niais sur la « dépendance » des catholiques envers Rome.

A part cela, les Etats-Unis ne connaissent pas les haines confessionnelles. Aucun Américain sain d'esprit ne prend au sérieux le Ku-Klux-Klan et ses rodomontades, malgré tous les efforts que fait cette institution pour dépasser comme ineptie et exagération tous les coups de tête d'« ultras » allemands de même couleur politique et aussi bornés !

* * *

La constitution américaine interdit de demander à un citoyen quelle est sa confession religieuse. Il n'existe donc dans ce domaine aucune statistique. On évalue cependant le nombre des catholiques à 20 millions dont 13 sont « enregistrés », comme ayant déclaré être membres de la « Société religieuse catholique » et vouloir tenir les engagements qui en découlent. Or ces engagements ne sont pas peu de chose. Il est ironique que ces 13 millions ont pu effectuer à l'aide de leurs seules forces.

La « Société » en question est ce qu'il y a de mieux organisé aux Etats-Unis, et ce n'est pas peu dire. Rien de plus impressionnant, rien de plus vigoureux et de plus « frais » que l'aspect extérieur de la vie catholique américaine (pour la vie intérieure, intime il faut avoir longtemps résidé aux Etats-Unis et avoir étudié attentivement cette vie intérieure), que ce qui en constitue le centre : Washington.

Washington est le siège d'une université catholique.

Cette université est toute une petite ville située en dehors de la ville même. Des pelouses, de petits bois, des terrains pour sports avec un peu de végétation méridionale (Washington est situé, on le sait, sur le même parallèle que Palerme). Beaucoup de beaux édifices dont aucun n'a plus de vingt ans. Beaucoup d'ordres religieux possèdent là des maisons à eux : les Franciscains, les Dominicains, les Capucins, les Oblats, les Sulpiciens ; aussi plusieurs congrégations féminines.

Le nombre des religieux et des prêtres est donc grand, mais plus grand encore celui des étudiants laïques.

Le type de l'étudiant américain se distingue nettement de celui de l'étudiant allemand. Chez celui-ci le souci de la science domine, chez celui-là c'est la pratique qui est au premier plan. C'est à peine si le costume de sport de ces étudiants se distingue de celui dans lequel ils suivent leurs cours. Beaucoup ont, brodée sur leur sweater ou leur jaquette de toile, l'année qui verra leur sortie de l'université : 1927, 1929, etc. Les étudiants semblent nourrir pour ces dates une tendresse particulière ! Dans leurs rapports beaucoup de simplicité ; beaucoup de respect en revanche à l'égard de leurs professeurs. Le naturel se traduit dans chacun de leurs gestes et de leurs mots. Comme développement scientifique, l'étudiant américain le cède certainement à celui d'Allemagne, mais il faut dire que beaucoup de science n'est pas nécessaire en Amérique ; il serait trop long d'expliquer pourquoi.

Il y a à l'Université les facultés suivantes :

Théologie. Droit ecclésiastique. Droit civil. Philosophie ; celle-ci comprend une section consacrée à la philosophie scolastique et une section pour sciences commerciales (huit semestres). A la faculté des langues, on apprend toutes les langues anciennes et modernes, l'histoire de la littérature, la philologie comparée. Puis vient la faculté des sciences naturelles ; celle de médecine fait défaut. On est encore à la recherche du ploutocrate qui la fonderait et la doterait. Car dans ce gigantesque complexe de bâtiments qu'est l'Université catholique de Washington tout a été créé par des donateurs. Chaque collège, chaque « hall » porte le nom de celui qui a donné l'argent. La superbe bibliothèque en train d'être achevée portera celui de John K. Mullen. Des millions et encore des millions de dollars partent...

Et dans quelques années une prestigieuse cathédrale (de l'Immaculée Conception) va s'élever au sein de l'Université : ce sera la plus grande d'Amérique ; elle portera le nom de *National Shrine of Immaculate Conception*. Le drapeau étoilé flotte au-dessus des échafaudages. La construction de la cathédrale a été abordée à l'américaine : dans un esprit d'optimisme sans limite, quant au succès de l'entreprise. L'argent viendra. Ce qu'on voit présentement fait comprendre le caractère incommensurablement grandiose de l'œuvre ; dès aujourd'hui, le service divin est célébré dans la crypte déjà achevée. Une organisation modèle dirige la construction et rassemble les fonds. C'est un Irlandais, le Révérend Bernard A. Mac Kenna qui est l'âme de l'entreprise ; dans son ardeur de propagandiste, il ne cesse de découvrir de nouvelles sources de revenus. C'est l'évêque Thomas I. Shahan, recteur de l'Université qui dirige la construction en son entier.

Devant la cathédrale va se dresser sur une colonne gigantesque éclairée toute la nuit comme le Capitole, une statue de Notre-Dame de Washington. On n'a pas étudié moins de cinq mille images de la Sainte-Vierge dans le monde entier (méthode bien américaine !) avant de s'arrêter sur celle qui a semblé la mieux appropriée. Et chose singulière, on l'a trouvée — à Washington même, dans une statue érigée en 1889 dans une chapelle de collège et qui se rapproche le plus peut-être de la Madone de Lohner (Nuremberg).

Lorsque le tout aura été achevé, Washington sera véritablement la Rome de l'Amérique.

MEXIQUE

La persécution. - Comment parle un évêque

Si les déclarations lénifiantes de quelques agents officiels ont pu abuser des esprits sur le véritable caractère des menées gouvernementales au Mexique, des extraits que voici d'une pastorale suffiront à montrer qu'il ne s'agit pas du tout, là-bas, du réajustement administratif qu'on allègue, mais de l'asservissement direct des consciences. Ce document est la lettre signée, le 10 mars dernier, par Mgr Manrique y Zarate, évêque de Huejutla.

Voici comment cet évêque défend la liberté de langage de l'Eglise.

« Après nous avoir outragés dans ce que nous avons de plus sacré, la religion catholique, écrit-il, le gouvernement prétend, l'infâme, nous priver même de l'usage de la parole et arracher de nos mains la plume vengeresse, cette terrible épée de la pensée, qui effraie les tyrans et ébranle le trône des despotes. On connaît dans la

République et dans le monde entier les instructions données par le gouvernement aux gouverneurs du territoire national, leur enjoignant formellement de surveiller sans cesse les agissements des évêques, des prêtres, des institutions catholiques, afin de les livrer immédiatement à l'autorité judiciaire s'ils osent proférer leur indignation contre les actes destructeurs du jacobinisme officiel ou désapprouver de quelque façon, en public ou en privé, l'attitude criminelle et scandaleuse de l'Etat ; il faut procéder contre eux avec toute la rigueur des prétendues lois. »

Et l'ayant revendiquée, voici comment Mgr Manrique se sert de cette liberté sacrée.

« Peut-être, continue-t-il, nous exposons-nous imprudemment à la colère des tyrans. Tant mieux. Plutôt l'indignation des hommes que celle de Dieu ! Mieux vaut confesser Jésus-Christ vaillamment et n'être pas reniés par lui au dernier jour. Nous ne craignons ni les cachots ni les fusils assassins... »

« Nous réprouvons, condamnons et anathématisons tous et chacun des crimes commis par le gouvernement mexicain contre l'Eglise catholique en ces derniers jours, et surtout son intention mal dissimulée d'en finir une fois pour toutes avec la religion catholique au Mexique. »

« Nous ne nous bornons pas à repousser avec indignation les articles 3, 5, 27 et 130 de la prétendue constitution de Querétaro ; notre réprobation s'étend à toutes et chacune des lois, à toutes et chacune des prescriptions qui violent le droit divin, le droit naturel et les ordonnances sacro-saintes de l'Eglise. »

« Pour nous, les lois qui violent de quelque manière ces droits sont nulles et non avenues, qu'elles soient fondamentales, organiques ou autres, qu'elles soient présentes, passées ou futures. Quant aux mesures violatrices de la dignité humaine que le gouvernement a prises en grand nombre en ces jours de rage et d'infamie contre le catholicisme, nous les repoussons, indignés, non seulement comme pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, mais en vertu même de la conscience que nous avons de notre dignité d'hommes libres. »

L'évêque de Huejutla met le gouvernement au défi de faire approuver par le peuple la constitution caduque de 1917.

Quant à l'interdiction des ordres religieux, peu importe qu'elle remonte haut dans le droit mexicain. L'injustice des faits consommés ne se cristallisera jamais en lois justes et dignes d'un peuple civilisé. Malgré les années et les siècles, l'Eglise ne perdra pas le droit d'abriter en son sein les instituts qui l'illustrent si hautement. S'il reste un peu de culture intellectuelle au peuple mexicain, c'est aux religieux qu'il le doit.

Et si le gouvernement veut convertir l'Eglise en une dépendance de l'Etat, les prêtres en serviteurs de son administration, qu'il sache bien que ses prétentions sont odieuses. Si les évêques admettaient cette ingérence, l'Eglise du Mexique perdrait par le fait même son caractère ; elle ne serait plus l'Eglise de Jésus-Christ mais un membre gangrené de l'Eglise universelle. Cette Eglise, nous en sommes, nous évêques, les colonnes. Le gouvernement a-t-il réussi à faire plier quelques curés trop commodes ? Qu'il vienne donc à nous avant de chanter victoire !

Ainsi parle un évêque. D'un bout à l'autre, la langue pastorale de Mgr Manrique garde ce ton. Au président de la République, qui accuse le clergé de se mêler de politique, l'évêque répond, sans mâcher ses mots : « Vous mentez ! ». « Le seul tort que nous ayons, insiste-t-il, c'est d'avoir trop délaissé la politique fondamentale, celle de l'éducation des principes de l'ordre social. Elle nous eût épargné le jacobinisme. »

Après un document écrit de pareille encre, on peut être assuré que les manœuvres sornioises du pouvoir, pas plus que ses incursions brutales n'auront raison de l'Eglise mexicaine. Aucune faiblesse n'y encouragera, dans la hiérarchie, les tentatives de schisme, la mollesse défaitiste ou l'acquiescement déguisé que figurerait une résistance de pure forme.

Toute demande de changement d'adresse
doit être accompagnée d'un franc
en timbres-poste.

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 26,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prête sur Titres

- - - Ceffres-Ports - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.

Rue des Tongres, 60-62,

Parvis St-Gilles, St-Gilles.

Etterbeek.

Place Saintelette, 26, Mo-
lenbeek.

Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

P. B. P. **PETIT-BEURRE** P. B. P.
CAREIN



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :
Longue rue Neuve, 107-111
ANVERS

Succursale :
Rue Théophile Roucourt, 2
BEROHEM-Iex-Anvers

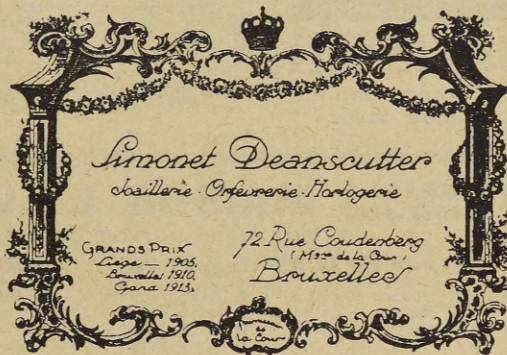
Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts, etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES



♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
15811

BRUXELLES

Téléphone
15811

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie
Optique
Juwelles
Baromètres



Faces à main
Articles de luxe
et
ordinaires

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE


La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^e française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

LIBRAIRIE MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26 **BRUXELLES**

MISSALE ROMANUM. — BREVIAIRUM ROMANUM. — LIVRES LITUR-
GIQUES. — ASCÉTISME. — GRAND CHOIX DE LIVRES DE PRIÈRES
ET DE CHAPELETS. — IMAGERIE RELIGIEUSE. — CACHETS DE
1^{re} COMMUNION.

Typographie. — Lithographie. — Reliures.

Let
Poliflor
polish
your floor!

Pour Parquets
Meubles
Lino
Carrosseries
d'Automobiles



Fabriquée par :
The NUGGET POLISH C^o
OF BELGIUM

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient), — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS